

L'évolutionnisme : un conte de fée pour grandes personnes !

Selon Sigmund Freud, dans son *Introduction à la psychanalyse*, les découvertes de la science ont infligé trois grandes humiliations à l'humanité imprégnée de christianisme. La première lorsque la science astrophysique « a montré que la terre, loin d'être le centre de l'univers, ne forme qu'une parcelle insignifiante du système cosmique dont nous pouvons à peine nous représenter la grandeur. Cette première démonstration se rattache pour nous au nom de Copernic. » La seconde humiliation provient de la psychanalyse dont Freud est le fondateur, elle « se propose de montrer au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique. » La troisième grande humiliation fut infligée par la théorie de l'évolution qui a « réduit à rien les prétentions de l'homme à une place privilégiée dans l'ordre de la création, en établissant sa descendance du règne animal et en montrant l'indestructibilité de sa nature animale. Cette dernière révolution s'est accomplie de nos jours, à la suite des travaux de Charles Darwin [...], travaux qui ont provoqué la résistance la plus acharnée des contemporains¹. »

Ces quelques pages voudraient montrer que cette soi-disant humiliation, selon laquelle l'homme descendrait du singe, est bien loin d'être fondée scientifiquement. En effet, depuis plusieurs décades, au sein même du monde scientifique, certains chercheurs reconnus par leurs pairs pour leurs compétences, ont osé sortir du rang et déclarer que l'Évolution était de plus en plus « une théorie en crise »².

Cet essai comporte trois grandes parties :

1. Nous nous placerons tout d'abord sur le terrain de la science, et non pas de la foi, pour montrer comment cette théorie de l'évolution, qui se prétend hautement scientifique, ne l'est pas. Elle n'est qu'une pure hypothèse érigée en dogme, un « conte de fée pour grandes personnes », pour reprendre la formule célèbre du biologiste Jean Rostand³.
2. Dans une seconde grande partie, nous essaierons d'expliquer pourquoi le darwinisme a été si rapidement plébiscité, aussi bien par le marxisme que par son contraire, le capitalisme sauvage, mais aussi par l'idéologie du Progrès qui sous-tend la majorité des démocraties modernes sécularisées.

¹ Sigmund FREUD, *Introduction à la psychanalyse*, (1916), IIe partie, Chap. 18, Trad. S. Jankélévitch, Payot, coll. « Petite Bibliothèque », (1975), pp. 266-267.

² *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), écrit par Michaël DENTON, spécialiste reconnu en recherche génétique.

³ Dans *Le Figaro littéraire*, n° 574, Samedi 20 avril 1957.

3. Dans une dernière section, nous analyserons plus particulièrement la version de l'évolutionnisme de Teilhard de Chardin qui se présente comme *déiste* à la différence du darwinisme qui se déclare *matérialiste*. Nous verrons si l'évolutionnisme de Teilhard est compatible avec la foi catholique.

1. La révolution évolutionniste de Darwin

Avant que le darwinisme s'impose, la grande majorité des scientifiques s'alignaient pour la plupart sur la Bible pour expliquer l'apparition de la vie, la création de l'homme : l'humanité avait commencé avec le premier couple Adam et Ève, créé directement par Dieu. Les travaux de Charles Darwin ont renversé cette vision des choses. Depuis deux siècles s'est imposée de manière massive l'idée que l'homme descend d'une souche animale, tandis qu'est devenue quasi ridicule l'idée que l'humanité soit née d'un premier couple Adam et Ève. Comment un tel renversement a-t-il été possible ? Comment la croyance évolutionniste a-t-elle pu détrôner le dogme de la Création de l'univers par Dieu et pénétrer les esprits au point de s'imposer comme la doxa de tous les secteurs de la société ?

1.1. Les théories de la fixité des espèces avant Darwin

À l'époque où Darwin s'embarquait sur le vaisseau anglais, le *Beagle*, sa philosophie de la nature était la même que la plupart de ses contemporains. Personne ne croyait à l'évolution de l'homme à partir de l'animal, la théorie de la « fixité des espèces » s'imposait à tous. Pour les naturalistes du XIX^e siècle, le monde des vivants était constitué de multiples espèces qui se reproduisaient de génération en génération sans jamais connaître le moindre changement significatif. S'il y avait des variations, elles ne pouvaient être que mineures, sans que cela change l'espèce. L'ordre fondamental de la nature était donc conçu comme statique : les espèces ayant été créées de manière fixe par Dieu et se reproduisant suivant le même type, d'où la « fixité » des espèces. Presque tous les scientifiques étaient « créationnistes » et acceptaient une interprétation littérale de la Genèse. Le jeune Darwin était lui aussi créationniste, fidèle à la pensée traditionnelle de ses mentors, les professeurs Henslow et Sedgwick, qui croyaient à la création particulière de chaque espèce et au fixisme. Avant son voyage d'exploration sur le *Beagle* et même au début de son fameux périple, la Bible demeurait sa boussole : « Je n'avais alors pas le moindre doute sur la vérité stricte et littérale de chaque mot de la Bible. [...] À bord du *Beagle*, j'étais parmi les plus orthodoxes, et je me souviens d'avoir déclenché les rires de plusieurs officiers (bien qu'ils fussent aussi orthodoxes) en citant la Bible comme une autorité irréfutable⁴. » Nous pressentons la révolution qui s'est opérée entre temps dans la tête de Darwin avant la parution de « L'origine des espèces » en 1859 : il est passé de la *fixité des espèces* à la *transmutation des espèces*.

1.2. La « conversion » de Darwin à l'évolutionnisme

1.2.1. Les précurseurs de l'évolutionnisme

⁴ DARWIN, F., ed., (1888), *The Life and Letters of Charles Darwin*, 3 vol., John Murray, London, vol. I, pp. 45 et 307. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 27.

Darwin est considéré comme le père de la révolution évolutionniste. Mais bien avant lui, l'idée que les êtres vivants seraient apparus et se seraient développés progressivement par le jeu combiné du hasard et de la sélection, était déjà présente parmi les philosophes matérialistes de l'antiquité : Démocrite, Épicure, Anaximandre de Milet (550 av. J.-C.), Empédocle (150 av. J.-C.). Selon la théorie sélectionniste de ce dernier, la matière vivante donnait naissance à toutes sortes d'organismes selon un processus aléatoire. Les principaux ingrédients de la théorie de l'évolution – évolution des espèces par le hasard et sélection naturelle – étaient déjà en place 2000 ans avant Darwin.

Dans la période qui a précédé Darwin, la plupart des zoologistes ayant adopté l'idée d'évolution étaient « vitalistes » à la différence de Darwin. Le naturaliste français Lamarck (1744-1829), à qui Darwin rend hommage dans l'introduction de son ouvrage « L'origine des espèces », fait appel à des « forces intérieures » dans les organismes vivants pour expliquer l'amélioration, l'évolution des espèces. Comme nous le verrons, l'évolutionniste Darwin, n'admettait aucune force plus ou moins obscure, spirituelle ou intelligente qui serait intérieure aux organismes vivants et expliquerait leur évolution.

1.2.2. Et Darwin devint évolutionniste !

Pour son expédition d'observation scientifique sur le Beagle, il avait emporté deux livres : la Bible et « Les principes de la Géologie » de Charles Lyell. Ce libéral voulait réduire l'influence de la monarchie britannique dont le pouvoir s'était renforcé par l'autorité de la Bible. Sa grande idée était donc de discréditer l'aura divine de la Bible « sans froisser personne »⁵, et ceci grâce à la géologie, en montrant que de petites causes agissant durant des dizaines de milliers d'années, pouvaient expliquer à elles seules, l'histoire de la terre, sans qu'il fût besoin de faire appel au récit biblique de la Création. Ce livre de Charles Lyell exerça sur la réflexion de Darwin une influence grandissante à mesure que son voyage progressait et que ses observations s'accumulaient. C'est ainsi que Darwin se détacha peu à peu de la vision biblique du monde pour adopter résolument l'évolutionnisme matérialiste : « De 1836 à 1839, j'en étais graduellement arrivé à reconnaître qu'il n'y a pas à accorder plus de foi à l'Ancien Testament qu'aux livres sacrés des Hindous⁶. »

À son retour au pays en 1838, après une expédition de presque 5 ans, un autre ouvrage eut aussi influence déterminante sur la vision matérialiste de Darwin : celui de Thomas Malthus sur la population (qui donnera son nom au *malthusianisme*). Selon Malthus (1766-1834), les populations augmentent tandis que les ressources alimentaires diminuent. Pour y palier, les peuples mettent en place une compétition, une forme de « sélection naturelle » qui permet aux plus forts de subsister tandis que les plus faibles dépérissent. Cette intuition fut très rapidement à la base de la théorie évolutionniste de Darwin.

⁵ *Life, Letters and Journals of Sir Charles Lyell*, edited by his sister-in-law Mrs Lyell, London, John Murray, (1881), p. 271. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 17.

⁶ *La vie et la correspondance de Charles Darwin, avec un chapitre autobiographique*, publiés par son fils, M. Francis Darwin, (1887), trad. fr. par Henry de Varigny, Paris, Reinwald, (1888), vol. I, p. 358.

1.3. Les idées forces de l'évolutionnisme de Darwin

À travers ces quelques éléments d'histoire nous ne pouvons pas ne pas mentionner quelques intuitions majeures de la théorie de Darwin. Tentons maintenant de récapituler les grandes idées forces qui constituent l'évolutionnisme matérialiste de Darwin.

1.3.1. Évolution des espèces

• Le bec des pinsons des Galapagos

L'idée d'une évolution des espèces est née dans l'esprit de Darwin de son observation initiale des « becs de pinsons » sur l'archipel des Galapagos. Il remarqua que ces oiseaux présentaient des différences dans la forme du bec : ces pinsons qui sont tous arrivés jadis du continent devraient être logiquement identiques... pourquoi étaient-ils devenus différents d'une île à l'autre ? Notre naturaliste est amené à la conclusion suivante qu'il y a eu évolution à partir d'une souche commune de pinson.

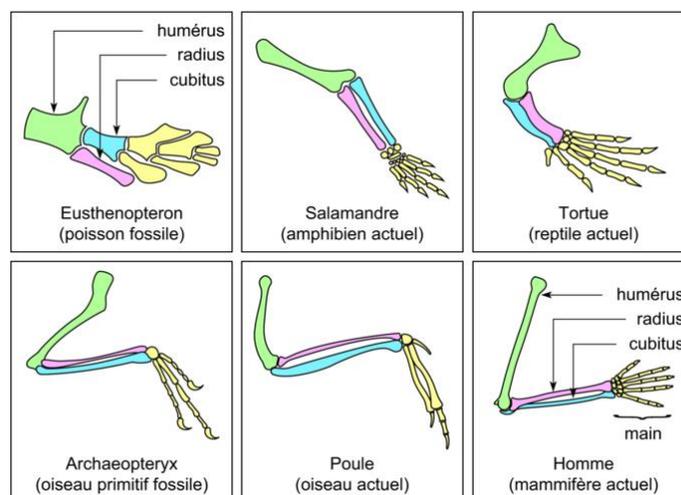


Conclusion géniale ? Sauf qu'elle était hâtive et hasardeuse, car Darwin n'avait pas pris en compte le lien de cette différence avec la flore propre à chacune des îles des Galapagos : certaines espèces de pinsons ont dû s'adapter, leur bec s'est peu à peu renforcé en fonction de la résistance de leur nourriture. Darwin l'avouera plus tard : « Je fus informé que beaucoup d'îles possèdent des arbres et des plantes qui n'apparaissent pas sur les autres. Ainsi l'arbre à baies appelé Guyavita, qui est commun sur l'île James, n'est certainement pas présent sur l'île Charles, alors qu'il semble aussi apte à croître. Malheureusement, je ne fus pas conscient de ces faits avant d'avoir achevé ma collecte : il ne me vint jamais à

l'esprit que la flore d'îles situées à quelques miles les unes des autres et placées dans les mêmes conditions physiques pût être dissemblable⁷. »

• « Homologie »

Dans son travail d'observation, Darwin constate par ailleurs des ressemblances analogues, par exemple, la similitude de l'anatomie des membres antérieurs des vertébrés terrestres : « N'est-il pas remarquable que la main de l'homme faite pour saisir, la griffe de la taupe destinée à fouir la terre, la jambe du cheval, la nageoire du marsouin et l'aile de la chauve-souris soient toutes construites sur un même modèle et renferment des os semblables. » Faisant siennes les conclusions du professeur Flower, Darwin décrète que cette « homologie » est une preuve de l'évolution chez deux espèces différentes à partir d'un ancêtre commun : « Ces faits n'éveillent-ils pas l'idée d'une véritable parenté et de la descendance d'un ancêtre commun ?⁸ »



• Les fossiles intermédiaires

Darwin n'employait pas explicitement le mot évolution, il parlait plutôt de « descendance avec modifications », ce qui revient en fin de compte à la même chose. Selon notre chercheur, la transformation des êtres vivants s'est faite graduellement, il a fallu des millénaires pour que, par exemple, les deux membres postérieurs du singe finissent par devenir des pieds humains, avec des talons qui permettent à l'homme de se tenir debout. Selon Darwin, il suffisait aux paléontologues de fouiller dans la terre pour qu'ils découvrent une quantité d'êtres intermédiaires entre le singe et l'homme, tel que nous le connaissons. Ainsi écrit-il dans *L'origine des espèces* : « Le nombre de variétés intermédiaires qui auraient existé autrefois sur la terre doit être vraiment immense. Pourquoi donc toute formation géologique et toute strate ne sont-elles pas pleines de ces

⁷ DARWIN, *Journal of Researches into the Geology and Natural History of the various Countries visited by H.M.S. Beagle*, London, (1840), p. 474. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 20.

⁸ Charles DARWIN, *The Origin of Species*, 6^e éd., (1962), Collier Books, New York, p. 11. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 52.

chaînon ?⁹ » Aussitôt après avoir exprimé cette idée, il pressent bien que le manque de chaînon intermédiaires pourrait devenir un argument massue portant un grand coup à sa théorie de l'évolution : « Il est certain que la géologie ne révèle pas une telle chaîne organique parfaitement graduée ; et c'est peut-être l'objection la plus obvie et la plus sérieuse qu'on puisse faire à ma théorie¹⁰. »

1.3.2. « Sélection naturelle »

Nous avons noté combien la lecture de Malthus avait été pour Darwin un facteur déclencheur de sa théorie matérialiste de l'évolution : « En octobre 1838, [...] je lus pour me distraire *l'Essai sur le principe de population* de Malthus [...] je fus soudain frappé par le fait que, dans de telles circonstances, les variations favorables tendraient à être préservées et les variations nuisibles à être détruites. Le résultat de cette sélection serait la formation de nouvelles espèces. J'avais donc là enfin une théorie sur laquelle travailler¹¹. » Par mode de comparaison, un éleveur de chevaux de course cherchera à croiser les meilleurs pur-sang, de manière à obtenir les meilleurs étalons. Selon Darwin, la nature fait aussi sa propre sélection, les organismes les plus aptes évoluent jusqu'aux espèces que nous connaissons actuellement. Si les plus aptes, les plus forts se développent, à l'inverse il y a aussi sélection naturelle pour les plus faibles... par leur élimination.

1.3.3. « Loterie géante » de la sélection naturelle

Selon Darwin, cette sélection naturelle, non seulement n'a pas besoin de l'hypothèse Dieu pour être mise en œuvre, elle n'a pas non plus besoin d'avoir recours à des « forces intérieures » comme le préconisaient les évolutionnistes vitalistes. La théorie évolutionniste de Darwin est entièrement matérialiste et mécaniste. Comme l'écrit le biochimiste anglo-australien Michaël Denton : « La nature purement aléatoire des mutations ou du sens de la variation est le point essentiel qui distingue la théorie de Darwin de toutes les théories vitalistes de l'évolution, comme celle de Lamarck. [...] Fondamentalement, la théorie de Darwin implique que toute l'évolution a été produite par les interactions de deux processus de base, la *mutation aléatoire* et la *sélection naturelle* ; elle signifie que toutes les fins auxquelles on a abouti sont entièrement le résultat d'une succession d'événements fortuits. [...] Tout le projet de la biosphère est donc, en fin de compte, le produit fortuit d'un processus aléatoire complètement aveugle, une sorte de loterie géante¹². »

⁹ Charles DARWIN, *On the Origin of Species*, Londres, J. Murray, (1859), trad. Fr. De l'Origine des espèces, Paris, éd. Garnier-Flammarion, (1992), p. 334. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 12.

¹⁰ Charles DARWIN, *On the Origin of Species*, Londres, J. Murray, (1859), trad. Fr. De l'Origine des espèces, Paris, éd. Garnier-Flammarion, (1992), p. 334. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 12.

¹¹ DARWIN, F., ed., (1888), *The Life and Letters of Charles Darwin*, 3 vol., John Murray, London, vol. I, p. 83. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 44.

¹² Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), pp. 45-46.

Nous percevons le caractère révolutionnaire du darwinisme : la vie, les organismes, les animaux ne sont plus le fruit de la création par Dieu, le résultat est attribué au pur hasard. Jacques Monod dans son ouvrage bien connu *Le hasard et la nécessité* ne fait qu'appuyer la thèse de Darwin : « *Le hasard seul* est à la source de toute nouveauté, de toute création dans la biosphère. Le hasard pur, le seul hasard, liberté absolue mais aveugle, à la racine même du prodigieux édifice de l'évolution¹³. »

1.3.4. La fixité des espèces n'existe pas

Avec ces prémisses, à savoir que les êtres vivants sont le résultat d'une évolution lente par sélection naturelle et par pur hasard, Darwin s'achemine vers la conclusion que les espèces, en que telles, n'existent pas : « La zoologie de l'archipel [des Galapagos] mérite grandement d'être examinée de façon approfondie ; des faits de cette nature pourraient ébranler la fixité des espèces¹⁴. » Peu à peu, l'évidence s'impose à son esprit que les espèces ne sont pas des entités immuables comme le supposaient la plupart des biologistes : « En considérant cette gradation et cette diversité de conformation dans un petit groupe d'oiseaux très voisins les uns des autres, on pourrait s'imaginer qu'en conséquence d'une pauvreté originelle d'oiseaux dans cet archipel, une seule espèce s'est modifiée pour atteindre autant de fins différentes¹⁵. »

En adoptant cette théorie, Darwin savait pertinemment qu'il allait se heurter à la résistance des naturalistes pour qui une espèce est une entité en tant que telle. Le plus simple pour lui fut de les discréditer en pointant leur soi-disant manque d'intelligence et leur peu d'esprit scientifique : « Il est très important que mes idées soient lues par des hommes intelligents accoutumés aux arguments scientifiques, tout en n'étant pas naturalistes. Cela peut paraître absurde, mais je m'imagine que de pareils hommes entraîneront après eux les naturalistes qui s'entêtent à croire qu'une espèce est une entité¹⁶. »

1.3.5. Nécessité du « temps long »

La thèse imaginée par Darwin est donc la suivante : de multiples *microévolutions* se sont produites à partir d'un premier être vivant pour aboutir au final à des *macroévolutions*, des différences plus importantes comme par exemple le passage du poisson au reptile. Pour qu'une telle métamorphose par sélection naturelle aléatoire puisse se réaliser, un temps extrêmement long (des millions d'années) est nécessaire. Darwin en convient dans *L'origine des espèces* : plus la période est longue, « meilleures sont les chances que surviennent des variations favorables et qu'elles soient sélectionnées, accumulées et

¹³ Jacques MONOD, *Le hasard et la nécessité*, (1970), Éd. Seuil/Points Science, Paris, p. 148.

¹⁴ Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 32.

¹⁵ DARWIN, *The Origin of Species*, 6^e éd., (1962), Collier Books, New York, p. 131. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 33.

¹⁶ *La vie et la correspondance de Charles Darwin, avec un chapitre autobiographique*, publiés par son fils, M. Francis Darwin, (1887), trad. fr. par Henry de Varigny, Paris, Reinwald, (1888), vol. II, p. 83. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 25.

fixées¹⁷. » Très logiquement, on retrouve cette théorie du *temps long* de Darwin dans les chronologies considérables des géologues modernes au sujet de l'âge de la terre.

1.3.6. Une « soupe primitive » à l'origine des espèces

Emporté dans sa logique matérialiste, Darwin ne voyait aucune limite à l'évolution de la vie à partir d'une source commune. Dans un passage souvent cité, il se demande si tous les systèmes vivants ne sont pas nés de mutations de plus en plus complexes à partir d'une « soupe primitive » d'agrégats chimiques : « On a souvent dit que toutes les conditions nécessaires à la production d'un organisme vivant sont aujourd'hui présentes comme elles l'ont toujours été. Mais si (oh ! et quel grand si !), dans une petite mare où seraient présents toutes sortes de sels d'ammoniac et de phosphore, de la lumière, de la chaleur et de l'électricité, on pouvait concevoir qu'une protéine se formât, prête à subir des changements encore plus complexes¹⁸. »

1.4. Critique scientifique de la croyance en l'évolution

Il est toujours périlleux pour un croyant de contester la théorie de l'évolution car il est, sur le champ, taxé de créationniste, d'obscurantiste face à des évidences scientifiques qui s'imposent : l'homme descend du singe, ça ne se discute pas ! Ce n'est pas avec des arguments tirés de la Bible qu'on doit contrer la croyance en l'évolution, mais en se plaçant sur le terrain de la science elle-même. Contester la théorie de l'évolution est d'une certaine manière sauver la science d'elle-même, puisqu'on s'attèle à démontrer qu'au nom des principes mêmes de la recherche scientifique, cette théorie ne remplit pas le contrat !

1.4.1. L'évolutionnisme : un problème de méthode

La science est un mode de connaissance avec une méthode propre, et c'est justement cette méthode qui lui confère son aura de vérité. La démarche scientifique¹⁹, telle une valse à trois temps, commence par la phase *d'observation* de la réalité (1) ; puis vient, à partir de cette analyse du réel, l'élaboration d'une *hypothèse*, d'une théorie (2) ; enfin arrive la phase de *vérification* de la théorie par une série de tests et d'observations (3).

On ne peut qu'admirer les chercheurs qui découvrent et promeuvent une nouvelle théorie : cela demande souvent beaucoup de courage car il leur faut souvent payer le prix de la remise en cause de théories anciennes qui faisaient autorité jusqu'alors. Si certains hommes d'Église ont pu se montrer frileux devant certaines découvertes scientifiques – pensons à la fameuse affaire Galilée –, ils ne sont pas les seuls, à l'intérieur du monde scientifique les

¹⁷ DARWIN, *The Origin of Species*, 6^e éd., (1962), Collier Books, New York, p. 112. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 50.

¹⁸ DARWIN, F., ed., (1888), *The Life and Letters of Charles Darwin*, 3 vol., John Murray, London, vol. III, p. 18. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 55.

¹⁹ Cf. Jean FOURASTIE, *Les conditions de l'esprit scientifique*, Éd. Gallimard, coll. « Idées », (1966), p. 132.

étroitesse d'esprit, l'orgueil intellectuel et la violence verbale sont très présents chez des esprits dits rationnels. Prenons l'exemple d'une idée scientifique qui s'est imposée jusqu'à maintenant et qui pourrait être très bien remise en cause dans les temps à venir : la théorie de l'expansion de l'univers d'Edwin Hubble. Dans un article de *La Croix*, le très médiatique Michel Chevalet, journaliste spécialisé dans les questions scientifiques, « se demandait si certaines observations n'étaient pas en train de remettre en cause la théorie cosmologique de l'expansion de l'univers. On peut également imaginer, comme le font déjà certains chercheurs, que la vitesse de la lumière n'est pas constante dans tous les cas de figure. Si cette hypothèse se vérifiait, elle amènerait une modification spectaculaire de la cosmologie moderne²⁰. »

Ces considérations nous amènent à deux conclusions à propos de la recherche scientifique et la vérité scientifique :

La « recherche » scientifique. La recherche scientifique peut se laisser gagner par l'orgueil intellectuel : « La science enfle mais c'est la charité qui édifie. Si quelqu'un s'imagine connaître quelque chose, il ne connaît pas encore comme il faut connaître, mais si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de lui » (1 Co 8, 1-3). Le chercheur doit donc cultiver la vertu d'humilité dans son travail : « L'humilité, disait Jean-Paul II à un parterre de scientifiques, sur laquelle insiste le texte conciliaire est une vertu de l'esprit nécessaire aussi bien pour la recherche scientifique que pour l'adhésion à la foi²¹. »

La « vérité » scientifique. Nous baignons dans une mentalité très scientiste. Beaucoup considèrent la science comme une religion, du fait que ce mode de connaissance est le seul qui permet de vérifier objectivement la parfaite vérité sur les choses, sur l'homme et l'univers : « Dans l'idéologie dominante, la science apparaît comme une sorte de divinité plus ou moins transcendante. [...] La science enfantée par la raison et dévoilant la réalité objective, conduit l'humanité vers le progrès, la sagesse et le bonheur ; elle nous sortira de la crise, nous permettra d'inventer un nouveau modèle de société, nous fournira une nouvelle morale²². » Or, comme nous venons de le montrer, les théories scientifiques ne sont que des théories. L'histoire montre que de nombreux paradigmes scientifiques, tenus pour une évidence à telle époque de l'histoire, ont été ou remis en cause ou corrigés par d'autres nouvelles théories. Donc, évitons de considérer telle thèse comme absolument intouchable, surtout lorsque les fondements scientifiques sont particulièrement friables comme c'est le cas pour la théorie de l'évolution.

1.4.2. La théorie de l'évolution n'est pas scientifique

²⁰ Père Jean-Marc BOT, *L'homme descend de Dieu*, Éd. de l'Emmanuel, p. 51, note de bas de page n° 23. Article cité : Michel CHEVALET, « L'univers en question », *La Croix*, 30 et 31 juillet 1978, p. 10.

²¹ JEAN-PAUL II, *Discours à l'Académie pontificale des sciences*, 10 novembre 1979.

²² Pierre THUILLIER, *Les savoirs ventriloques, ou comment la culture parle à travers la science*, Éd. du Seuil, (1983), p. 9. *L'évolutionnisme, un conte de fée pour grandes personnes*

• L'évolutionnisme présente le plus grave des défauts d'une théorie

Le célèbre biologiste François Jacob, qui peut difficilement être soupçonné de partialité, écrit : « Il y a en biologie un grand nombre de généralisation, mais fort peu de théories. Parmi celles-ci, la théorie de l'évolution l'emporte de beaucoup en importance [...] La théorie de l'évolution se résume essentiellement en deux propositions. Elle dit d'abord que tous les organismes, passés, présents et futurs, descendent d'un seul ou de quelques rares systèmes vivants qui se sont formés spontanément. Elle dit ensuite que les espèces ont dérivé les unes des autres par la sélection naturelle des meilleurs reproducteurs. Pour une théorie scientifique, celle de l'évolution présente le plus grave des défauts : comme elle se fonde sur l'histoire, elle ne se prête à aucune vérification directe²³. » En effet, la science ne peut se fonder que sur des lois universelles et nécessaires et non pas sur des événements singuliers ou contingents : autre chose est de trouver un fossile particulier et autre chose de prouver une théorie de l'évolution à partir de cette trouvaille singulière.

• Les faits et l'interprétation des faits

Dans le domaine des sciences ne confondons pas la *théorie* et les *faits*. Il faut donc distinguer le *possible* et le *probable*. Comme le dit très bien le chercheur Michaël Denton, « S'il est une chose de montrer qu'un trajet évolutif est possible dans un temps imparti, c'en est une autre de montrer que ce trajet est aussi probable. [...] En témoigne le fait que, nulle part dans *L'origine des espèces*, Darwin n'est en mesure de citer un cas sérieux de sélection naturelle ayant effectivement engendré un changement évolutif dans la nature, sans parler de la création d'une nouvelle espèce. Même dans le cas d'adaptations mineures, Darwin est contraint de parler au conditionnel²⁴. » Il faut aussi distinguer ce qui est *crédible* et ce qui est *vrai*. Il ne suffit pas de dire qu'une théorie est crédible pour qu'elle soit automatiquement vraie. Pour qu'elle soit vraie, il est nécessaire de la vérifier par des observations et expériences répétées. En ce qui concerne le darwinisme, il faudrait pouvoir vérifier que les mutations font apparaître des organes nouveaux, des fonctions inédites. Or, nous avons derrière nous un siècle d'expérience en laboratoire où des mutations ont été maintes fois tentées : aucune confirmation n'est advenue dans ce sens jusqu'à ce jour. Comme le constate le professeur Pierre-Paul Grassé titulaire de la chaire des êtres organisés à la Sorbonne : « Il n'est sorti rien de nouveau des bocal à drosophiles [mouches des fruits], pas de gènes nouveaux »²⁵. John Maynard Smith et Eörs Szathmari, tous deux enseignant la macroévolution à l'université américaine d'Harvard, faisaient cet aveu dans la revue scientifique *Nature* : « Il n'existe aucun fondement théorique pour penser que les lignées évolutives deviennent plus complexes avec le temps, ni aucune donnée empirique pour établir que ceci se produit²⁶. »

²³ François JACOB, *La logique du vivant*, Éd. Gallimard, (1970), p. 21.

²⁴ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), pp. 63 et 65.

²⁵ Pierre-Paul GRASSE, *Biologie moléculaire : mutagenèse et évolution*, Paris, Éd. Masson, (1978), pp. 98 et 23.

²⁶ « The Major Evolutionary Transitions », *Nature* 374, 16 mars 1995, p 227. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 149.

• Une théorie « imaginaire »

Dans les récits historiques on peut au moins s'appuyer sur des témoins oculaires, des manuscrits ou des traces archéologiques. Mais dès qu'on va au-delà de l'histoire, dès qu'on s'enfonce dans la nuit de la préhistoire, il n'y a par définition plus aucun témoin des événements. Le chercheur Michael Denton précise : « Par sa nature même, l'évolution ne peut pas être prouvée par les méthodes scientifiques habituelles que sont l'expérimentation et l'observation directe. Ni Darwin, ni aucun biologiste parmi ses successeurs n'a jamais été témoin du déroulement de l'évolution d'une nouvelle espèce²⁷. » On est donc condamné à des hypothèses pratiquement invérifiables. Il ne reste plus au chercheur que l'imagination, ce qui est le comble pour une méthode dite scientifique. C'est ce que souligne le plus grand paléontologue français, Yves Coppens : « La paléontologie est très rigoureuse dans ses fonctions d'observations directes et comparées, comme toutes les autres sciences naturelles ; mais, de par la nature fragmentaire de son information, elle a en plus l'extraordinaire devoir *d'imaginer*. Or, elle a beau s'appuyer sur les données disponibles, s'aider des approches voisines, lorsqu'il lui faut raconter, la part qu'elle emprunte à *l'hypothèse* est immense²⁸. » La prudence et même l'extrême prudence est donc de rigueur avec la théorie de l'évolution.

Non seulement il est difficile de démontrer la vérité du *fait* de l'évolution, mais avec les découvertes de la multiplication cellulaire, il est même devenu difficile de montrer *comment* cela est possible puisque l'hérédité est une loi de reproduction calquée sur un modèle préexistant. À cause de tous ces éléments, il est impropre de donner à la thèse évolutionniste le statut accordé aux véritables théories scientifiques. Pour le centenaire de *L'Origine des espèces*, le célèbre ouvrage de Darwin, une réédition s'imposait. Ce fut William Robin Thompson, membre de la Royal Society, biologiste en chef du Commonwealth à Ottawa, qui fut désigné pour en écrire l'introduction. Parmi les vingt pages remarquables qui introduisent la réédition, on peut lire : « Puisque personne ne m'a expliqué de façon satisfaisante comment l'évolution pouvait se produire, je ne me sens pas contraint de dire qu'elle s'est produite²⁹. »

1.4.3. Les fossiles : la preuve de l'évolution ?

La doctrine de *l'évolution* suppose des *fossiles* qui permettraient de constater la transformation graduelle des êtres vivants à travers les milliards d'années de l'histoire de

²⁷ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 57.

²⁸ Yves COPPENS, *Le singe, l'Afrique et l'homme*, Éd. Fayard, (1983), p. 2.

²⁹ W.R. Thompson, *Everyman's Library Edition of the Origin of Species*, (n° 811), Londres, J.-M. Dent and Sons, Ltd., 1956. Traduction française par Cl. Eon, : « Nouvelle Introduction provocatrice à *De l'origine des espèces* de Darwin », Le Cep n° 52, 3° trimestre 2010, p. 21.

la terre. Darwin attendait beaucoup de la découverte des fossiles. Selon lui, ces fameux *fossiles intermédiaires* constitueraient la « preuve numéro un » de l'évolution des espèces préhistoriques jusqu'aux espèces actuelles : « Le nombre de variétés intermédiaires qui auraient existé autrefois sur la terre doit être vraiment immense³⁰ », s'extasia Darwin avec son imagination fertile.

· « Fossiles manquants » ou « fossiles inexistantes »

Pour prouver l'évolution il suffirait donc de retrouver des chaînons manquants (*missing links* en anglais), des fossiles intermédiaires, traces de l'évolution graduelle des êtres vivants. Depuis Darwin les fouilles réalisées et les découvertes de fossiles ont été très importantes, mais les fameux *chaînons manquants* s'avèrent plutôt des *chaînons inexistantes*. La preuve tant attendue de l'évolution des espèces par les fossiles intermédiaires n'est pas du tout au rendez-vous. Le chercheur américain Steven Stanley le constate : « Les gisements fossiles connus ne fournissent pas un seul exemple témoignant de l'évolution phylétique (espèce à partir d'une souche commune) en train d'accomplir une transition morphologique majeure, et n'offrent donc aucune preuve de la validité du modèle gradualiste³¹. » Ce qui n'existe pas ne laisse pas de trace. La conclusion s'impose : si ces *chaînons manquants* s'avèrent en fait des *chaînons inexistantes*, des *chaînons imaginaires* dans la tête de Darwin, c'est toute la théorie de l'évolution graduelle qui s'écroule comme un château de cartes.

· Des fossiles bien embarrassants !

Si nous suivons la thèse de l'évolution, selon laquelle il y a eu de multiples étapes successives pour aboutir aux espèces que nous connaissons, les ancêtres fossilisés découverts devraient présenter des différences notoires avec leurs descendants actuels.

Nous avons certainement entendu parler du fossile du cœlacanthe (poisson aux formes préhistoriques), considéré comme « caractéristique du Crétacé » (ère secondaire), daté de 300 millions d'années par les spécialistes. Un squelette fossilisé de cœlacanthe fut découvert, il présentait une originalité par rapport aux autres poissons : ses nageoires ressemblaient à deux moignons plus ou moins rigides. Les chercheurs en conclurent que l'animal était capable de se traîner sur le sable en s'appuyant sur ces fameux moignons rigides tout-à-fait originaux. Ils en conclurent qu'avec ce cœlacanthe fossilisé, nous étions en présence d'un fossile intermédiaire entre les poissons et les reptiles. Patatras ! Voici qu'en 1938, un premier spécimen vivant de cœlacanthe fut pêché à l'est de l'Afrique du sud. Les spécialistes constatèrent que le squelette du spécimen pêché était parfaitement identique à celui du fossile. L'évolution en prenait pour son grade : si les espèces n'étaient

³⁰ Charles DARWIN, *On the Origin of Species*, Londres, J. Murray, (1859), trad. Fr. De l'Origine des espèces, Paris, éd. Garnier-Flammarion, (1992), p. 334. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 12.

³¹ Steven STANLEY, *Macroévolution*, San Francisco, W. H. Freeman, (1979), p. 39.
L'évolutionnisme, un conte de fée pour grandes personnes

pas stables, puisqu'en constante évolution, comment se fait-il que le cœlacanthe avait pu traverser tant de millions d'années sans la moindre modification ?

Il en est de même pour les abeilles, des êtres particulièrement fragiles et de plus très exposés aux changements climatiques. Or les abeilles qui ont été retrouvées fossilisées dans de l'ambre, daté de millions d'années, s'avèrent rigoureusement identiques à celles qui butinent dans nos jardins. Les animaux momifiés retrouvés dans les temples d'Égypte (chats, ibis, chiens, singes ou crocodiles) sont parfaitement identiques aux animaux actuels. Ce fut, au début du XIX^e siècle, un argument utilisé par Cuvier contre la théorie transformiste.

Évoquons maintenant les dinosaures. Depuis le film *Jurassic-Park*, ils sont devenus des « héros » de science-fiction. Des fossiles ont été retrouvés, et on nous dit avec beaucoup de conviction scientifique qu'ils auraient disparu il y a 60 millions d'années dans un cataclysme planétaire – peut-être le choc d'une météorite qui aurait perturbé gravement leur biotope. Ces fossiles sont caractéristiques de l'ère secondaire, période trop reculée pour que ces spécimens soient contemporains de l'homme et donc connus par l'homme. Cependant, de nombreux indices suggèrent que l'homme a pu être contemporain des dinosaures. On en retrouve des traces dans les écrits et dans l'archéologie. Qu'il s'agisse de la Chine, de Babylone, de l'Égypte ou de l'Europe médiévale, les dragons sont toujours des animaux pansus, à long cou, longue queue et petite tête, couverts d'écailles et rendus ainsi invulnérables aux armes des chasseurs de cette époque. Dans la Bible, le livre de Job évoque le *Béhémoth* – littéralement la *Bête* – un gigantesque herbivore se plaisant dans les marécages, dont on signale les os creux, les cuisses énormes et la queue puissante telle un cèdre (Jb 40, 15-24). À de tels récits s'ajoutent des traces archéologiques convaincantes. Le temple de *Ta Phrom*, consacré en 1186 sous le roi Jayavarman VII, aujourd'hui enfoui au cœur de la forêt cambodgienne près d'Angkor, fut découvert seulement au XX^e siècle. L'archéologue Claude Jacques y a trouvé, parmi d'autres sculptures d'animaux bien connus, un bas-relief représentant un stégosaure facilement reconnaissable grâce à ses plaques dorsales. Le site d'*Acambaro*, à 180 kms de Mexico, a livré entre 1944 et 1954 une collection extraordinaire de 30000 figurines en céramique. Or plusieurs centaines d'entre elles représentent des dinosaures parfaitement typés, dont le brachiosaure encore jamais reconstitué avec les chairs, donc normalement inconnu du public à cette époque puisque daté de millions d'années par les spécialistes.

Sur cette question de l'évolution des espèces soi-disant prouvée par des fossiles intermédiaires, laissons la parole à Maurice Caullery qui fut titulaire à la Sorbonne de la chaire d'évolution des êtres organisés. Il écrivait en 1931 : « Les recherches récentes, contrairement à ce qu'on pouvait imaginer il y a une cinquantaine d'années, ont bien plutôt renforcé l'idée de la stabilité présente des formes animales et végétales, et ramené leurs variations soit à des phénomènes purement individuels sans retentissement dans la lignée,

soit à une diversification limitée et virtuellement contenue dans le type de chaque espèce³². »

1.4.4. L'évolution par « sélection naturelle »

Nous avons noté que la sélection naturelle est un élément-clé de l'évolutionnisme de Darwin : « Chaque forme nouvelle tend à prendre la place de la forme primitive moins perfectionnée, ou d'autres formes moins favorisées avec lesquelles elle entre en concurrence, et elle finit par les exterminer. Ainsi l'extinction et la sélection naturelle vont constamment de concert. [...] Pendant le cours de ses modifications, chaque espèce a dû s'adapter aux conditions d'existence de la région qu'elle habite, a dû supplanter et exterminer la forme parente originelle, ainsi que toutes les variétés qui ont formé les transitions entre son état normal et ses différents états antérieurs³³. »

Konrad Lorenz (1903-1989), Prix Nobel de physiologie, a étudié, entre autres, l'agressivité des chiens de prairies à l'état sauvage dans les grandes plaines nord-américaines. La taille et la force d'un animal interviennent bien dans l'issue des combats, mais l'effet de l'agressivité l'emporte. Ces observations ont amené Lorenz à la conclusion suivante : le résultat de ces combats de chiens n'est pas l'extermination des plus faibles, comme l'imaginait Darwin, mais plutôt la répartition harmonieuse des territoires : restreints pour les chiens plus petits dont les besoins nutritifs sont moindres ; élargis pour les plus forts qui doivent manger davantage. La sélection naturelle ne conduit pas à l'évolution de telle espèce. Au contraire, en éliminant les individus déviants ou tarés, elle a pour effet de conforter le type précis d'une espèce.

1.4.5. Homologie, ces ressemblances qui expliqueraient la descendance

On retrouve assez fréquemment un organe analogue chez des êtres très différents et pour assumer la même fonction. Cette *homologie* (présence de caractères semblables chez différentes espèces) était considérée par Darwin comme le meilleur argument en faveur de sa thèse évolutionniste : les ressemblances expliqueraient une descendance ! « N'est-il pas remarquable, écrit Darwin, que la main de l'homme faite pour saisir, la griffe de la taupe destinée à fouir la terre, la jambe du cheval, la nageoire du marsouin et l'aile de la chauve-souris soient toutes construites sur un même modèle et renferment des os semblables³⁴. » Cette idée que ces ressemblances impliqueraient une descendance à partir d'un ancêtre commun est aujourd'hui contestée par l'embryologie : les structures homologues se développent à partir de tissus embryonnaires différents, contrairement à ce qu'avait imaginé Darwin. Michael Denton, spécialiste dans ce domaine, écrit : « Des structures aussi manifestement homologues que le tube digestif des vertébrés sont formés à partir de

³² Maurice CAULLERY, *Le problème de l'évolution*, Éd. Payot, (1931), p. 401.

³³ Charles DARWIN, *On the Origin of Species*, Londres, J. Murray, (1859), trad. Fr. De l'Origine des espèces, Paris, Éd. Garnier-Flammarion, (1992), p. 224-226. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 33.

³⁴ Charles DARWIN, *On the Origin of Species*, Londres, J. Murray, (1859), trad. Fr. De l'Origine des espèces, Paris, éd. Garnier-Flammarion, (1992), p. 491. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 39.

sites totalement distincts. [...] Le tube digestif est formé à partir de la voûte de la cavité intestinale embryonnaire chez les requins, du plancher chez les lamproies, de la voûte et du plancher chez les grenouilles, et de la strate inférieure du disque embryonnaire chez les oiseaux et les reptiles³⁵. »

Un cas encore plus flagrant, démontrant que la ressemblance n'implique pas la descendance à partir d'un ancêtre commun, est celui des membres antérieurs et postérieurs des vertébrés terrestres, pourtant construits sur le même schéma pentadactyle (Cinq doigts). Comme le fait remarquer à nouveau Michael Denton : « Aucun évolutionniste n'affirme que les membres postérieurs ont évolué à partir des membres antérieurs, ou que les uns et les autres ont évolué à partir d'une source commune³⁶. »

1.4.6. Qu'en est-il des organes « vestigiaux » ?

Il existe des organes dans l'homme et chez les animaux qui semblent n'avoir aucune fonction apparente. Les évolutionnistes les ont interprétés comme les restes d'organes qui auraient été fonctionnels chez un lointain ancêtre.

En 1931, Alfred Wiedersheim a établi une liste de 180 organes « vestigiaux » chez l'être humain. La science plus approfondie de l'organisme humain a depuis permis de comprendre que tous les organes avaient des fonctions, alors qu'ils étaient supposés caduques au début du XX^e siècle. Prenons l'exemple de l'appendice, longtemps considérée si inutile que les chirurgiens en faisaient l'ablation à titre préventif, afin d'éviter tout risque d'appendicite. Depuis, les chercheurs de l'université Duke ont découvert que l'appendice avait entre autres pour fonction de garder une réserve de bactéries de différentes espèces dont la digestion requiert un grand nombre. Certaines maladies comme la dysenterie et le choléra détruisent les bactéries de l'intestin. Il faut donc pouvoir cultiver les bactéries utiles à l'abri du transit intestinal afin de repeupler l'intestin : c'est justement le rôle vital de l'appendice de fabriquer ces indispensables bactéries.

Voyons maintenant les organes vestigiaux des animaux. Darwin avait remarqué que les autruches ne volaient pas, malgré leurs ailes. Il en déduisit qu'elles descendaient d'un oiseau volant. Or on a compris depuis que l'autruche utilise ses ailes pour équilibrer sa course, pour sa parade nuptiale ou ombrager son nid.

1.4.7. L'hérédité des caractères acquis

Chez les évolutionnistes, qu'ils soient lamarckiens ou darwiniens, il y a cette idée que les petites modifications permises au cours de l'existence (les caractères acquis) se transmettent à la descendance. Ainsi Lamarck imaginait que le cou des girafes s'était allongé à force de se tendre vers les feuilles des arbres. Il supposait que la déformation

³⁵ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 151.

³⁶ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 157.

acquise par un individu se transmettait à la descendance : le girafon qui naît avec un cou déjà allongé renforcerait cet avantage et transmettrait à ses propres descendants un cou héréditairement un peu plus long. Pour Darwin, l'individu le plus apte au regard de la sélection naturelle, donc celui qui élimine les autres, transmettrait cet avantage à sa descendance, et cette aptitude devait se renforcer au fil des générations. C'est la thèse de *l'hérédité des caractères acquis*.

Cette idée a rapidement été abandonnée, les expériences prouvant qu'il n'y avait pas d'hérédité des caractères morphologiques acquis. August Weismann (1834-1914) coupa la queue de souris pendant 2000 générations successives. Dans cette lignée, n'étant plus utilisée, la queue aurait dû s'atrophier, voire disparaître. Mais le biologiste dut se rendre à l'évidence : même au bout de toutes ces années d'expérience, les souris retrouvaient une queue identique à celle de leurs congénères.

En ce qui concerne cette idée darwinienne des caractères acquis, le généticien Michael Denton se montre très clair : « Au XIX^e siècle, la théorie dominante de l'hérédité dite par mélange, acceptée par Darwin, était difficile, sinon impossible, à concilier avec l'idée de sélection naturelle. La théorie de l'hérédité par mélange soutenait que les éléments héréditaires du père et de la mère fusionnaient en un mélange inséparable dans leur progéniture. En conséquence, le rejeton était censé posséder des traits extérieurs intermédiaires entre ceux des deux parents. On sait aujourd'hui que cette théorie est complètement fautive. [...] Ni Darwin ni aucun autre biologiste du siècle dernier n'avait la moindre idée de la véritable nature du gène et du mécanisme de l'hérédité. [...] Avec l'avènement de la génétique mendélienne³⁷, la biologie possédait enfin un modèle de l'hérédité qui pouvait expliquer pourquoi l'influence d'un caractère génétique isolé ne serait pas diluée par mélange ; au contraire, comme le pensait Darwin, ce caractère pouvait en arriver, sur plusieurs générations, à influencer une population entière grâce à la survie préférentielle de tous les individus qui le possédaient³⁸. »

Il y a donc, et c'est fort heureux, une certaine remise à zéro du compteur à chaque génération : le fils d'un alcoolique ne naît pas alcoolique, même s'il peut subir l'influence des travers familiaux. Inversement, le fils d'un champion d'escrime n'hérite pas de l'entraînement de son père, même s'il peut bénéficier d'une sveltesse héréditaire favorable aux sports. Un mot d'humour pour clore ce sujet. À une anglaise esthétiquement magnifique qui lui proposait d'être le père d'un enfant d'elle, afin d'améliorer l'espèce humaine, le grand écrivain Bernard Shaw lui aurait répondu : « Mais s'il naissait avec ma beauté et avec votre intelligence ? »

1.4.8. La « complexité irréductible »

Une autre thèse importante de la théorie de l'évolution est celle-ci : l'évolution permettrait l'apparition spontanée, avec le temps, de formes de plus en plus complexes, d'organes de plus en plus élaborés, de comportements de plus en plus subtils, en somme, une complexité

³⁷ Du moins le chercheur Gregor Mendel (1822-1884), reconnu comme le fondateur de la génétique.

³⁸ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), pp. 65-67.

de plus en plus grande par rapport aux formes de vie ancestrales. On serait ainsi passé de *l'unicellulaire*, l'amibe, considérée comme une « brique élémentaire », qui se serait adjoint petit à petit à d'autres formes simples, d'autres briques élémentaires, pour former progressivement des êtres composés, *pluricellulaires*, un peu comme est construit une demeure sophistiquée à partir de simples briques.

- **Une « simple » cellule qui s'avère infiniment « complexe » !**

Depuis, grâce aux outils modernes d'observation, comme le microscope électronique – grossissant jusqu'à cinq millions de fois – on a découvert que la thèse de l'évolutionnisme d'un passage du simple au complexe ne tient pas. En effet, même une « simple » cellule se présente comme une véritable usine biochimique d'une complexité incommensurable. Par mode de comparaison le chercheur Michael Denton montre la complexité et l'ingéniosité dont est capable une simple cellule : « On s'apercevrait que presque toutes les caractéristiques de nos propres machines avancées ont leur analogue dans la cellule : langages artificiels et systèmes de décodage, banque de données pour le stockage et l'extraction de l'information, systèmes de commande raffinés dirigeant l'assemblage automatisé des parties et des composantes, dispositifs de sécurité positive et de correction utilisés pour le contrôle de la qualité, procédés d'assemblage fondés sur les principes de la préfabrication et de la construction modulaire. De fait, si profond serait le sentiment de déjà vu, si persuasive serait l'analogie, que l'on emploierait une terminologie empruntée au monde technologique de la fin du XX^e siècle pour décrire cette fascinante réalité moléculaire. Nous serions les spectateurs d'un objet semblable à une immense usine automatisée, une usine plus grande qu'une ville et capable de remplir autant de fonctions que toutes les activités industrielles de l'homme sur la Terre³⁹. » Pour comprendre et s'émerveiller de la sophistication d'une simple cellule, nous recommandons de visionner les débuts de la vidéo suivante, particulièrement pédagogique : « La tromperie de la théorie de l'évolution de Darwin » https://www.youtube.com/watch?v=_emzPzqWc0s&t=585s

- **L'œil, une complexité à vous donner la fièvre !**

Comme le fait remarquer à nouveau Michael Denton, Darwin lui-même a souvent été enclin au doute devant l'énormité de ses propres assertions : « Il semble absurde au possible, je le reconnais, de supposer que la sélection naturelle ait pu former l'œil [...] J'ai trop bien senti moi-même la difficulté pour être étonné que d'autres hésitent à étendre aussi loin le principe de la sélection naturelle⁴⁰. »

La complexité de cet organe, l'œil, suffit à montrer l'impossibilité de passer graduellement d'une vision rudimentaire à la pleine vision. Dominique Tassot écrit : « Il nous faut pour voir, non seulement l'œil proprement dit – déjà par lui-même d'une infinie complexité –, mais encore une zone cérébrale capable de recomposer l'image à partir de signaux

³⁹ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 339.

⁴⁰ Charles DARWIN, *The Origin of Species*, 6^e éd., (1962), Collier Books, New York, pp. 192 et 181. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 64.

lumineux captés par les bâtonnets de la rétine, et des neurones reliant l'œil au cerveau. Si l'un ou l'autre de ces éléments, ou l'un quelconque des composants de l'œil, vient à manquer, la vision s'avère impossible. [...] En ce qui concerne l'œil, rien n'est laissé au hasard, cela nécessite un ensemble complexe d'organes parfaitement agencés les uns les autres, et de ce fait incapable du moindre progrès. Toute modification dans la conformation de l'œil fait régresser ou disparaître la fonction⁴¹. » Cette complexité présente dès le départ est un argument des plus puissants contre l'évolutionnisme selon lequel il existe un « auto-perfectionnement » progressif et par pur hasard des êtres vivants.

• **Le complexe est déjà présent dans le simple !**

Dominique Tassot utilise l'image très parlante – la tapette à souris – pour expliquer ce qu'est la « complexité irréductible » dont parle de nombreux chercheurs. Le piège à souris se compose de plusieurs pièces assemblées : la planchette où se fixe le fromage, l'arceau métallique destiné à se refermer sur la souris, un ressort adapté reliant l'arceau au châssis, un levier emprisonnant l'arceau jusqu'à ce qu'une souris vienne peser sur la planchette, etc. Chacune des pièces est effectivement simple dans sa conception et n'assume qu'une seule action. Mais c'est l'ensemble qui en fait toute la complexité, chaque pièce y tenant une place définie et s'ajustant à chacune des autres. On voit très bien que la tapette n'est pas seulement la somme de différentes parties assemblées par hasard, elle nécessite une intelligence pour que l'ensemble puisse fonctionner. Une seule pièce manquante ou défectueuse et c'est le bon fonctionnement de l'ensemble qui est remis en cause. Autrement dit, c'est tout ou rien ! On ne peut concevoir, comme le darwinisme le prétend, le passage progressif d'un piège rudimentaire, par exemple sans ressort, à un piège plus évolué. La tapette n'est pas la résultante d'un assemblage au hasard de pièces disparates : elle suppose une « intelligence intentionnelle » selon l'expression de Claude Bernard, fondateur de la physiologie expérimentale⁴².

Si nous appliquons l'exemple du piège à souris à la théorie de l'évolution, nous en arrivons à cette conclusion : le tout préexiste aux parties, c'est-à-dire que les êtres vivants et leurs organes portent en eux-mêmes une « complexité irréductible ». Giuseppe Sermonti, professeur émérite de génétique à l'université de Pérouse l'explique : « Il n'y a pas eu transformation du simple au complexe. Telle est la révélation de la biologie moderne. La complexité biochimique d'un microbe n'est pas inférieure à celle d'une plante ou d'un animal⁴³. »

1.4.9. L'homme descend du singe ?

« L'homme descend du singe », cette réflexion répétée à souhait, résume à elle seule la théorie de Darwin. Pourquoi le singe et pas le crocodile ? Tout simplement parce que le

⁴¹ Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 51.

⁴² Deux vidéos très intéressantes sur la « complexité irréductible » : https://www.youtube.com/watch?v=GiF9mQcug_Q et <https://www.youtube.com/watch?v=gFMPqhEztqI>

⁴³ G. SERMONTI, et R. FONDI, *Dopo Darwin, critica all'evoluzionismo*, Milan, Rusconi, (1980), p. 26.

singe est l'animal qui présente le plus de similitudes avec l'homme : la même taille, tous deux dotés de quatre membres, une main semblable, la station assise, etc. Cette proximité entre les deux est connue depuis les temps immémoriaux – l'expression « singer » (imiter maladroitement quelqu'un) vient de là.

Dès le XVIII^e siècle des philosophes admettaient une communauté de nature entre le singe et l'homme. Darwin emboîtera le pas en comparant tout d'abord leurs capacités mentales : « Mon objectif dans ce chapitre est de montrer qu'il n'existe aucune différence entre l'homme et les mammifères supérieurs pour ce qui est de leurs facultés mentales⁴⁴. » Mais sa recherche l'entraîna plus loin, puisqu'il passa d'une proximité psychophysique à l'idée d'une descendance biologique, la transition étant assurée par le singe.

Aujourd'hui les évolutionnistes ne tiennent plus ce discours simpliste : on dit plus volontiers que le singe n'est pas l'ancêtre de l'homme (d'ailleurs tous deux sont contemporains, donc l'homme n'a pas éliminé son ancêtre comme le voudrait la théorie), mais que le singe et l'homme ont un ancêtre commun. La thèse est simple mais la difficulté demeure, comme l'écrit Yves Coppens, le paléontologue français bien connu : « Nous avons noté que, dans la plupart des cas, les origines manquent et que tous les fossiles recueillis même les plus primitifs, sont toujours trop évolués, trop spécialisés, pour être les ancêtres de qui que ce soit⁴⁵. » Il faut ajouter que les découvertes de la génétique ont depuis conduit à abandonner cette idée simpliste de l'homme descendant du singe. Il y a en effet, trop de différences anatomiques, mais surtout on a découvert que le singe compte 48 chromosomes alors que l'homme en possède 46.

1.4.10. Des microévolutions à la macroévolution

Ce qui rendit crédible l'idée de Darwin, ce fut le gradualisme : l'idée selon laquelle le cumul de petits changements finissait par produire des grands changements. Faisant le constat qu'il existe dans les êtres vivants des microévolutions, Darwin en conclut que microévolution après microévolution les êtres vivants auraient connu des macroévolutions. Cette extrapolation fait toute la faiblesse du darwinisme. On peut en effet développer ses muscles par l'exercice physique (microévolution), on ne peut pas pour autant insérer un muscle supplémentaire (macroévolution). On peut ralentir son rythme respiratoire comme le font les champions en apnée, on ne peut pourtant pas se créer des branchies en s'essayant à respirer sous l'eau. Michael Denton fait cette comparaison suggestive : « Prenons le cas d'une montre : seuls quelques changements très insignifiants dans la structure et la fonction du système de rouages peuvent être réalisés graduellement à travers une succession de modifications mineures. Toute innovation fonctionnelle d'importance, comme l'ajout d'un nouveau rouage ou l'accroissement du diamètre d'un engrenage existant, fait nécessairement intervenir des changements corrélés, hautement spécifiques et simultanés dans tout le système de rouages⁴⁶. » Ce qui est vrai pour le mécanisme simple d'une montre

⁴⁴ Charles DARWIN, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, (1871). Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 38.

⁴⁵ Yves COPPENS, *Le singe, l'Afrique et l'homme*, Éd. Fayard, (1983), p. 51.

⁴⁶ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 94.

l'est d'autant plus pour la constitution sophistiquée d'un animal ou d'une cellule : « En somme, poursuit Michael Denton, les organismes vivants ne peuvent subir qu'un degré limité de changement, et ce précisément pour les raisons qui s'appliquent à n'importe quel autre système complexe : chaque type est un tout unique adapté, dont les parties sont parfaitement agencées pour interagir de façon cohérente. Telle était déjà l'opinion de Cuvier : 'Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent mutuellement et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi'⁴⁷. »

Darwin, en affirmant la macroévolution à partir de microévolutions quitte le domaine de la science, des faits observés, il se place alors dans le domaine de la supposition : « Si attirante que soit l'extrapolation, s'interroge Michael Denton, ce n'est pas parce qu'on a montré l'existence d'un certain degré d'évolution qu'il s'ensuit nécessairement que tout degré d'évolution soit possible. Il y a évidemment une énorme différence entre le changement de couleur d'une aile de papillon et l'évolution d'un organe comme le cerveau⁴⁸. »

1.4.11. L'âge de la terre : les chronologies longues

Pour que soit possible l'évolution progressive par microévolutions sous l'effet du pur hasard, la nécessité s'impose d'un temps extrêmement long. C'était la conviction de Darwin et c'est désormais l'idée qui s'impose dans le monde de la science : « La durée avec laquelle nous avons ici à faire est de l'ordre de deux milliards d'années et, partant, cela n'a aucun sens de juger quelque chose d'impossible sur la base de l'expérience humaine. En un temps si long l'impossible devient possible, le probable probable, et le probable virtuellement certain. Il suffit d'attendre : le temps accomplira tout seul le miracle⁴⁹. »

Cette chronologie longue, extrêmement longue, qui semble s'imposer à tous, est en fait très discutable parce que les hypothèses pour les établir ne sont pas fondées. Deux disciplines scientifiques ont été utilisées pour estimer l'âge de la terre : la géologie, très exactement la sédimentologie, et la physique atomique.

· La sédimentologie

Les premières estimations longues sont nées des découvertes de la géologie, la science des sédimentations. En observant les roches sédimentaires, avec leurs strates superposées, certains chercheurs avaient conclu que ces couches résultaient de dépôts successifs. Ainsi en 1669, Nicolas Stenon, dans son ouvrage *Prodromus*, imposa cette hypothèse : « Au temps où se formait l'une des strates les plus élevées, la strate inférieure à elle avait déjà acquis une consistance solide. Au temps où se formait une strate quelconque, la matière surincombante était tout entière fluide, et de ce fait, au temps où se formait la strate la plus

⁴⁷ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 95.

⁴⁸ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 90.

⁴⁹ Georges WALD, *The Origin of Life*, trad. It., Zanichetti, Bologna, (1968), p. 609.

basse, aucune des strates supérieures n'existait⁵⁰. » En clair, on a cru longtemps que la superposition donnait une claire indication chronologique, avec des substrats d'une ère primaire jusqu'aux strates plus récentes du tertiaire et du quaternaire.

Les découvertes faites à la fin des années 1960, par le sédimentologiste français, Guy Berthault, ont chamboulé ces évidences. Une comparaison aidera à mieux comprendre sa découverte. Dans une noria de camions-bennes qui se vident pour former un talus, chaque camion ajoute une petite couche à ce que les camions précédents ont apporté et si, dans la benne des camions, se trouve un mélange de corps plus denses et moins denses, les corps plus lourds iront plus loin vers le bas de la pente tandis que les corps plus légers resteront sur le haut. Ainsi les couches successives sont inclinées et suivent la pente du talus. Et en même temps des strates horizontales se forment et avancent au fur et à mesure que les camions se succèdent. On peut dire que les strates se forment « verticalement » et non pas « horizontalement » comme le pensait Stenon. Ces découvertes récentes remettent en cause l'âge admis pour la terre, puisque la chronologie géologique avait été fondée sur l'idée que les strates donnaient une indication de temps, les plus profondes étant considérées comme plus anciennes que les superficielles.

Une découverte récente est même venue ridiculiser les convictions anciennes. Les rochers qui bordent la rivière *Tellico*, dans le Tennessee aux États-Unis se seraient formées, disait-on, il y a 300 millions d'années, au moment de la séparation des continents américain et européen. Or voici qu'en 1980, un pêcheur, Dan Jones, trouva un moulinet de pêche encastré dans la roche. Ceci veut dire que la roche s'est formée après que le moulinet fut tombé dans la rivière, et cette période ne peut pas remonter plus loin que 1897 puisque cela correspond à la date du brevet du moulinet de pêche aux États-Unis. Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres. Il prouve en tous cas que les estimations des âges géologiques peuvent et doivent être revues radicalement. Or, elles ont servi de fondement à la théorie de l'évolution.

• **Les méthodes de datation radio-active**

Il en va de même avec la méthode utilisée pour estimer l'âge des roches terrestres. Elle est fondée sur un phénomène réel : la désintégration radioactive. Certains éléments chimiques se transforment avec le temps, ainsi le potassium radio-actif 40 se change peu à peu en argon 40. Grâce à ce processus, on a donc une sorte d'horloge naturelle. Mais cette méthode n'est pas totalement fiable car on doit faire nombre d'hypothèses, notamment qu'il n'y avait pas encore d'argon au départ du processus. Comment ne pas penser à ce mot de Paul Valéry : « L'historien fait pour le passé ce que la tireuse de cartes fait pour l'avenir, mais la sorcière s'expose à une vérification et non pas l'historien⁵¹. »

Des millions d'années attribués généreusement à la terre n'ont pas aujourd'hui de fondement scientifique solide. Une question vient donc à l'esprit : comment se fait-il que les dates publiées dans les revues savantes ou la presse de vulgarisation aient une certaine

⁵⁰ Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 156.

⁵¹ Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 167.
L'évolutionnisme, un conte de fée pour grandes personnes

cohérence entre elles ? L'explication a été suggérée par un chercheur de l'université du Wyoming : « En général, les dates 'dans la bonne' fourchette sont supposées exactes et publiées, mais celles qui divergent des autres données sont rarement publiées. » Cela rejoint ce que déclarait, pour le radiocarbone, l'archéologue John Otis Brew, directeur du Peabody Museum de Harvard : « Si une date confirme nos théories, nous la faisons figurer dans le texte principal. Si elle ne les contredit pas entièrement, nous la reléguons en note. Et si elle s'écarte tout-à-fait de la valeur attendue, nous la laissons tomber⁵². »

1.4.12. Le hasard

La logique de l'évolutionnisme oblige à penser la complexité progressive de la vie à partir d'une « soupe primitive » sous l'effet du pur hasard. Parole déjà citée de Darwin : « Dans une petite mare où seraient présents toutes sortes de sels d'ammoniac et de phosphore, de la lumière, de la chaleur et de l'électricité, on pouvait concevoir qu'une protéine se formât, prête à subir des changements encore plus complexes⁵³. »

Cette vue de l'esprit est très ancrée dans l'esprit de beaucoup de gens. Chandra Wickramasinghe, professeur de mathématiques appliquées et d'astronomie à l'University College de Cardiff, ancien collaborateur de Fred Hoyle, se montre particulièrement incisif sur ce point : « La probabilité que la vie ait pu se former à partir de matière inanimée correspond à un chiffre de 40000 zéros avant le 1. Un chiffre assez petit pour enterrer Darwin et la totalité de la théorie de l'évolution. Il n'y a jamais eu de soupe primitive, ni sur cette planète ni sur une quelconque autre. Et si les débuts de la vie n'étaient pas dus au hasard, ils sont donc certainement le produit voulu d'une intelligence⁵⁴. » Michael Denton, se demande comment on peut encore croire à un tel mythe de la soupe primitive : « Est-il réellement crédible que des processus aléatoires aient construit une réalité dont le plus petit élément – une protéine fonctionnelle ou un gène – est d'une complexité qui outrepassse nos capacités de création, une réalité qui est l'antithèse même du hasard, qui surpasse en toutes choses tout ce qui peut être produit par l'intelligence de l'homme⁵⁵. » Rendons-nous à l'évidence, affirmer l'évolutionnisme de Darwin, relève de la foi, pas de la science... ce qui est un comble pour une théorie qui a voulu se passer de la foi pour penser la vie ! Hubert P. Yockey, professeur de physique théorique à l'université de Berkeley, spécialiste de la théorie de l'information appliquée à la biologie et à l'origine de la vie, écrit : « La croyance que les protéines nécessaires à la vie telle que nous l'étudions sont apparues simultanément dans la 'soupe primitive' relève de la foi⁵⁶. »

Hubert Saget utilise une comparaison très suggestive pour montrer que le soi-disant hasard, si cher à la théorie de l'évolution, se révèle plutôt d'une étonnante intelligence : « Si je vois une voiture mise en marche sans chauffeur, faire cent mètres sur la route sans verser dans le fossé, j'admettrai que ce soit possible au hasard. Si je la vois aller de Dunkerque à

⁵² Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 98.

⁵³ DARWIN, F., ed., (1888), *The Life and Letters of Charles Darwin*, 3 vol., John Murray, London, vol. III, p. 18. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 55.

⁵⁴ Cité par Michel-Yves BOLLORE et Olivier BONNASSIES, *Dieu, la science, les preuves*, Éd. Guy Trédaniel, p. 243.

⁵⁵ Cité par Michel-Yves BOLLORE et Olivier BONNASSIES, *Dieu, la science, les preuves*, Éd. Guy Trédaniel, p. 238.

⁵⁶ Cité par Michel-Yves BOLLORE et Olivier BONNASSIES, *Dieu, la science, les preuves*, Éd. Guy Trédaniel, p. 224.

Bayonne sans accident, je ne croirai jamais qu'elle ait pu le faire sans avoir été guidée par une conscience capable de connaissances et d'action⁵⁷. » Yves Coppens ajoute cet élément à propos du hasard : « Il est quand même étonnant que les mutations avantageuses surviennent justement au moment où en a besoin ! [...] En tous cas, le hasard fait trop bien les choses pour être crédible⁵⁸. »

L'évolutionnisme, quand on examine de près son argumentation, relève de la croyance mais surtout pas de la science avec ses méthodes précises. Le hasard, qui est une des clés de l'édifice évolutionniste, est incapable de rendre compte de l'évidente complexité intelligente d'une simple cellule. On demandait au zoologiste français Pierre-Paul Grassé ce qu'il pensait de l'idée de hasard : « Un hasard qui produit du déterminisme, c'est drôle ! Il y a longtemps qu'on sait que le hasard n'a été inventé par les matérialistes que pour remplacer Dieu⁵⁹. » Dieu ou le hasard ? L'un ne peut coexister avec l'autre, lorsque le hasard s'impose, Dieu est automatiquement chassé ou relégué à la décoration : « Darwin n'a jamais prétendu que sa théorie pouvait expliquer l'origine de la vie, mais l'implication était sous-jacente. Aussi, non seulement Dieu était *déchu* de la création des espèces, mais il était *banni* de tout le domaine de la biologie⁶⁰. » De ce constat, le biochimiste Michaël Denton en tire la conclusion qui s'impose : « En dépit des tentatives de la théologie libérale pour dissimuler la question, le fait est qu'aucune religion dérivée de la Bible ne peut réellement composer avec l'assertion fondamentale de la théorie darwinienne. Hasard et projet sont deux concepts antithétiques, et la propagation de la version darwinienne de l'évolution, adoptée par la communauté intellectuelle et scientifique, a probablement contribué plus que tout autre au déclin de la croyance religieuse⁶¹. »

⁵⁷ Hubert SAGET, « La science rejoint-elle l'être ? », *Le Cep* n° 30, février 2005, p. 13.

⁵⁸ Cité par Michel-Yves BOLLORÉ et Olivier BONNASSIES, *Dieu, la science, les preuves*, Éd. Guy Trédaniel, p. 274.

⁵⁹ Robert DECOUT, *Comment ils voient le monde*, Éd. Œil, (1984), p. 57.

⁶⁰ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 56.

⁶¹ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 69.

2. Comment la théorie de l'évolution est-elle devenue un dogme ?

Dans l'esprit de beaucoup persiste l'idée d'un Darwin de plus en plus convaincu par ses thèses, notamment depuis la parution de son ouvrage sur l'*Origine des espèces* en 1859. C'est plutôt le contraire, car à l'époque où était publiée la dernière édition, en 1872, on a plutôt affaire à un homme envahi par le doute, frustré par son incapacité à riposter aux nombreuses objections soulevées par sa théorie évolutionniste. L'ancien président américain de paléontologie, Loren Eiseley (1907-1977), écrit : « Un examen approfondi de la première édition de l'*Origine* révèle que les tentatives de réponse aux objections soulevées par sa théorie, dispersées au fil des pages, ont fini par rendre contradictoire l'œuvre trop retouchée [...]. Les derniers ravalements de façade de l'*Origine* [...] montrent à quel point l'édifice théorique de Darwin est devenu chancelant. Son élégante capacité au compromis a engendré certaines incohérences frappantes. Cependant, le livre était déjà un classique, et ces déviations passèrent, pour la plupart, inaperçues même auprès de ses ennemis⁶². »

Si le darwinisme se fendillait à ce point dans la tête de Darwin, à mesure qu'il avançait en âge, une question se pose : comment expliquer que sa théorie évolutionniste ait pu s'imposer au monde scientifique, politique, culturel, en somme à l'ensemble du monde occidental, au point de devenir un dogme intouchable ? Nous voudrions tenter de répondre à cette question, en montrant comment la théorie purement naturaliste de l'évolution fut plébiscitée par les grandes forces, parfois antinomiques, de la modernité, telles que le *marxisme*, le *capitalisme* et finalement *l'idéologie du Progrès* qui est à la racine de toutes les démocraties modernes. Avant cela, il peut être intéressant de considérer comment l'évolutionnisme est reçu et promu au sein du monde scientifique.

2.1. L'évolutionnisme et le monde scientifique

2.1.1. Tous les scientifiques croient-ils à l'évolution ?

Mise à part le monde anglo-saxon où une frange dite « créationniste » a pris position contre l'évolutionnisme darwinien, on peut dire que la majorité des scientifiques occidentaux croient à l'évolution. Dans les congrès scientifiques, on discutera des modalités de l'évolution, mais sur le fond tout le monde est d'accord pour affirmer le « fait » de l'évolution. Toutefois cette unanimité de façade est un faux consensus car les détracteurs ont existé dès l'apparition des thèses évolutionnistes : Cuvier s'opposa à Lamarck, comme Agassiz à Darwin. Les citations qui parsèment ces pages montrent que de nos jours, pour des scientifiques de haut rang, l'évolution est une théorie friable : « Au moment même où Patrick Tort, historien des sciences et spécialiste mondial de Darwin,

⁶² L. EISELEY, *Darwin's Century*, Gollancz, London, (1959), p. 242. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 72.

affirmait dans une revue à grande diffusion : ‘La transformation des espèces n’est plus remise en cause’, un séminaire multidisciplinaire se tenait au *Conseil national des recherches*, à Rome, le 23 février 2009 dans lequel intervenaient douze antiévolutionnistes⁶³. »

2.1.2. Un dogme qui ne se discute pas

Ce qui n’était qu’une théorie au départ est donc devenu un dogme absolument intouchable, comme ne cessent de le rappeler les gardiens du Temple. On est porté à sourire quand on voit l’énergie qu’ils dépensent pour défendre une théorie qui, soi-disant, s’impose d’elle-même. Dans une conférence de 1959, Julian Huxley n’hésitait pas à dire : « Le premier point à préciser à propos de la théorie darwinienne est qu’elle n’est plus une théorie mais un fait [...]. Le darwinisme est arrivé à maturité, pour ainsi dire. Il n’est plus nécessaire de se préoccuper d’établir le fait de l’évolution⁶⁴. » Richard Dawkins, le grand pourfendeur du créationnisme, pousse l’arrogance encore plus loin : « La théorie est aussi peu douteuse que le fait que la Terre tourne autour du Soleil⁶⁵. »

Avec de tels propos, la chappe est lourde sur les épaules d’un scientifique qui oserait remettre en cause publiquement la « Révélation » de l’évolutionnisme : il entrerait ipso-facto dans la dissidence. Le chercheur Michael Denton a osé questionner le darwinisme, il s’interroge, entre autres, sur son dogmatisme envers les dissidents de l’évolutionnisme : « La transformation de la théorie darwinienne en dogme se manifeste aussi par l’hostilité dirigée contre les dissidents de l’orthodoxie [...]. La dissidence devient donc, par définition irrationnelle, et elle est d’autant plus irritante quand les dissidents prétendent présenter une critique rationnelle. Autrefois Darwin considérait comme hérétique de douter de l’immutabilité des espèces ; quelle ironie de penser qu’aujourd’hui c’est remettre en question l’idée même d’évolution qui est devenu l’hérésie⁶⁶. »

2.1.3. « There is no alternative ! »

Nous connaissons bien le slogan emblématique de Marguerite Thatcher, l’inflexible premier ministre britannique des années 80 : « There is no alternative ! » (Devenu l’acronyme « TINA »). Il semble que les tenants de l’évolutionnisme ont adopté le même mot d’ordre : pas d’autre alternative que l’évolutionnisme !

Philip E. Johnson, enseignant le droit à l’université de Berkeley et intervenant dans les controverses juridiques sur l’enseignement du darwinisme, rapporte ce fait qui en dit long sur le dogmatisme qui règne parmi les « grands prêtres » de l’évolutionnisme⁶⁷. Le musée

⁶³ Dominique TASSOT, *L’évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 163.

⁶⁴ HUXLEY, J. « The Emergence of Darwinism » dans *Evolution of life*, Éd. Sol Tax, University of Chicago Press, Chicago, p. 1-21, voir p. 1. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 78.

⁶⁵ Dawkins R., *The Selfish Gene*, Oxford University Press, p. 1. [*Le Gène égoïste*, (1978), Menges, Paris]. Cité par Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 78.

⁶⁶ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 79.

⁶⁷ Philip E. JOHNSON, *Le darwinisme en question*, Éd. Pierre d’Angle, (1996), p. 201 ss.

d'histoire naturelle de Londres célébra son centenaire en 1981 en proposant une exposition sur la théorie de Darwin. La première chose que le visiteur pouvait voir en entrant était un panneau portant l'inscription suivante : « Selon une idée, tous les êtres vivants que nous voyons aujourd'hui ont évolué à partir d'un ancêtre lointain, par un processus de transformations graduelles. Comment l'évolution a-t-elle pu se produire ? L'exposition que vous allez voir, examine une explication possible : celle de Charles Darwin. » Une affiche adjacente déclarait : « Selon une autre idée, Dieu a créé toutes choses parfaites et immuables. » Une brochure affirmait que « le concept d'évolution par sélection naturelle, n'est pas, au sens strict, scientifique », parce qu'il a été établi par déduction logique plutôt que par démonstration empirique. Le message général de l'exposition était que le darwinisme était une théorie importante, mais qu'il n'était pas déraisonnable de la mettre en doute. Cela provoqua une réaction furieuse de la part de certains scientifiques défenseurs de l'évolutionnisme. L. B. Halstead, un des piliers du néo-darwinisme, ouvrit le feu : « Ce sur quoi les créationnistes ont insisté pendant des années est maintenant proclamé ouvertement par le Musée d'Histoire Naturelle. » Un éditorial de la revue scientifique *Nature* déclara que la théorie de l'évolution ne pouvait pas être objet de débat : « Se peut-il que les responsables du Musée, que l'on pouvait qualifier de bastion du darwinisme, aient perdu leur sang-froid, voire leur bon sens ? Personne ne niera que, lorsqu'on présente la science au public, il est bon de préciser que les questions controversées sont sujettes à doute. Mais la théorie de l'évolution est-elle encore une question ouverte parmi les biologistes ? Et si elle ne l'est pas, quel but ce double langage peut-il servir, sinon la confusion générale ? » La séance de « rééducation » avait porté, puisqu'en 1987, lorsque le professeur Philip Johnson visita à nouveau le Musée britannique, les expositions ne contenaient plus rien qui puissent suggérer aux visiteurs que la théorie de Darwin était sujette à débat.

2.1.4. Un scientifique est « condamné » à l'évolutionnisme !

Voyons clairement l'horizon des évolutionnistes purs et durs. La connaissance scientifique a ses règles, rappelées par exemple par l'*Académie Nationale des Sciences* américaine, qui est de « reposer sur les explications naturalistes ». L'Académie ajoute qu'il ne revient pas à la méthode des sciences de « recourir à des explications *surnaturelles* invérifiables par le raisonnement humain » : autrement dit de faire appel à un Dieu Créateur ou à une quelconque force vitale non matérielle qui guiderait l'évolution dans une direction donnée. Jacques Monod, rappelle ce cadre de la recherche scientifique dans son ouvrage *Le hasard et la nécessité* : « La pierre angulaire de la méthode scientifique est le postulat de l'objectivité de la Nature. C'est-à-dire le refus systématique de considérer comme pouvant conduire à une connaissance 'vraie' toute interprétation des phénomènes donnée en termes de causes finales, c'est-à-dire de projet⁶⁸. » Dans ce cadre très précis de la recherche, pour rendre compte de l'apparition de la vie ou de la complexité biologique, les scientifiques « scientistes » sont condamnés à l'explication par la sélection naturelle de Darwin. « Sans le darwinisme, écrit Philip Johnson, le naturalisme scientifique n'aurait pas de récit de la création.⁶⁹ » Si on refuse a priori l'hypothèse d'un Dieu Créateur ou d'un Dessein intelligent

⁶⁸ Jacques MONOD, *Le hasard et la nécessité*, Éd. du Seuil, (1970), p. 37.

⁶⁹ Philip E. JOHNSON, *Le darwinisme en question*, Éd. Pierre d'Angle, (1996), p. 177.

(*Intelligent Design* disent les anglo-saxons), il ne reste plus que cette alternative : « Dans une telle situation, certains déduisent nécessairement que le darwinisme ne peut qu'être vrai, simplement parce qu'il est la seule explication naturaliste (c'est-à-dire matérialiste) possible. [...] Toute personne qui avance que la théorie elle-même est mal établie se trouvera défaits par la question que Thomas Huxley, le 'bouledogue de Darwin', posait aux septiques à l'époque de Darwin : quelle est votre alternative ?⁷⁰ » Richard Lewontin, un des fondateurs de la génétique des populations et qui fut titulaire de la chaire de biologie de Harvard de 1973 à 1998, reconnaissait avec beaucoup d'humilité le manque d'honnêteté intellectuelle dans son choix en faveur de l'évolutionnisme athée : « Notre empressement à accepter des affirmations scientifiques contraires au bon sens est la clef pour comprendre la véritable lutte entre la science et le surnaturel. Nous prenons le parti de la science malgré l'absurdité évidente de certaines de ses constructions, malgré son échec à remplir nombre de ses extravagantes promesses de santé et de vie, malgré la tolérance de la communauté scientifique pour ce qui n'est qu'histoires sans preuves, parce que nous avons un engagement préalable, un engagement envers le naturalisme... En outre, ce matérialisme est un absolu, car nous ne pouvons pas permettre un *Pied divin* dans la porte⁷¹. »

2.1.5. Oser la liberté, oser la vérité

Dans les *Carnets d'un biologiste* de Jean Rostand, on peut lire cette réflexion redoutable à propos des chercheurs : « Je croyais qu'un savant était quelqu'un qui cherchait la vérité ; j'ai découvert que souvent un savant est quelqu'un qui cherche une place⁷². »

Dans n'importe quelle institution, que ce soit dans le monde religieux ou politique, dans le monde de la science ou des médias, il est parfois difficile de garder un esprit libre tout en respectant les personnes. Oser la liberté, oser la vérité ! C'est la grâce à demander à toute personne qui exerce une discipline scientifique. Le grand chercheur Pierre-Paul Grassé (1895-1995), vice-président de l'Académie des Sciences, faisait partie de ces esprits libres. Quelle belle audace en effet d'avoir osé dire : « Aujourd'hui, nous avons le devoir de détruire le mythe de l'évolution, phénomène simple, compris et expliqué, qui continue à se dérouler rapidement sous nos yeux. Il faut amener les biologistes à réfléchir sur la légèreté des interprétations et des extrapolations que les doctrines présentent ou imposent comme des vérités démontrées. La supercherie est parfois inconsciente, mais pas toujours, car il en est qui, par sectarisme, ignorent volontairement le vrai et refusent de reconnaître les insuffisances et la fausseté de leur croyance⁷³. »

2.2. La théorie de l'évolution et les systèmes politiques

⁷⁰ Philip E. JOHNSON, *Le darwinisme en question*, Éd. Pierre d'Angle, (1996), p. 57.

⁷¹ R. Lewontin, « Billions and Billions of Demons », *The New York Review of Books*, 9 janvier 1997, p. 31. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 237.

⁷² Jean Rostand, *Carnet d'un biologiste*, 1955. Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 174.

⁷³ Pierre-Paul GRASSE, *L'évolution du vivant*, Paris, Éd. Albin Michel, (1978), p. 25. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, p. 136.

L'évolutionnisme, un conte de fée pour grandes personnes

La théorie de l'évolution par la sélection naturelle de Darwin a été très contestée dès sa parution. Et pourtant elle est devenue assez rapidement la nouvelle doxa qui s'est imposée un peu partout. Cela s'explique, non pas à cause de ses évidences scientifiques, comme les développements précédents l'ont montré, mais parce que cette nouvelle thèse se présentait comme un fondement, une justification incontestable d'idéologies aussi contradictoires que le marxisme, le nazisme, le capitalisme ou l'idéologie du Progrès.

2.2.1. Le darwinisme et le capitalisme

Darwin fut enterré à l'abbaye de Westminster le 26 avril 1882 aux côtés des hommes d'État britanniques. Cette reconnaissance ne peut pas s'expliquer par ses seuls talents scientifiques. Le titre complet de son ouvrage majeur explique pour une part l'unanimité de la part du capitalisme anglais de l'époque : « De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle » ou « La préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie ». L'économie de marché, caractérisée par la loi du plus fort, qui triomphait dans le capitalisme naissant en Angleterre et aux États-Unis trouvait dans la théorie de la sélection naturelle une merveilleuse justification de son fonctionnement. Ainsi l'industriel, le magnat n'avait plus à se soucier du bien commun, sa réussite seule manifestait qu'il était le plus apte et que par elle, il contribuait au bien commun de la société : « La loi peut être dure pour les individus mais c'est mieux pour la race », déclarait Andrew Carnegie, le grand magnat américain de l'acier⁷⁴. Le bien connu John David Rockefeller avait conscience d'appliquer dans les affaires les lois de la nature avec sa sélection naturelle : le développement d'une grande entreprise « était tout simplement la survie du plus apte... c'est la simple application d'une loi de la nature et d'une loi divine⁷⁵. »

Ainsi l'évolutionnisme de Darwin devenait la caution intellectuelle et scientifique du capitalisme sauvage, honorant ceux qui faisaient des affaires quelques soient les moyens utilisés.

2.2.2. Le darwinisme et le communisme

Aussi surprenant que cela puisse paraître, l'exact opposé du capitalisme, le marxisme, tirait lui aussi bénéfice de la théorie de Darwin : la sélection naturelle ne justifiait plus la dérégulation totale du marché comme pour le capitalisme mais la « lutte des classes » qui est au fondement de l'idéologie marxiste. Le livre de Darwin fut à peine sorti que Engels écrivait à Marx : « Au demeurant, ce Darwin, que je suis en train de lire, est tout à fait sensationnel. Il y avait encore un côté par lequel la téléologie [la religion avec sa doctrine de la finalité] n'avait pas été démolie : c'est maintenant chose faite. En outre, on n'avait jamais fait une tentative d'une telle envergure pour démontrer qu'il y a un développement

⁷⁴ M. BOWDEN, *The Rise of the Evolution Fraud*, Bromley, Sovereign Publications, (1982), p. 81. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 190.

⁷⁵ G. HIMMELFARB, *Darwin and the Darwinian Revolution*, Chicago, Elephant paperback, (1966), p. 420. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 191.

historique dans la nature, du moins jamais avec un pareil bonheur⁷⁶. » Un an plus tard, après avoir lu à son tour l'ouvrage de Darwin, Marx écrit à Ferdinand Lassale, théoricien du socialisme en Allemagne : « Le livre de Darwin est très important et me sert à fonder par les sciences naturelles la lutte des classes dans l'histoire⁷⁷. »

Un détour par la Chine communiste de Mao Tsé-Toung prouve combien la théorie de Darwin était considérée comme fondamentale pour l'endoctrinement des populations. Monseigneur Cuthbert Martin O'Gara était l'évêque de Yuanling lorsque les marxistes prirent le pouvoir et l'emprisonnèrent. Il raconte comment les Rouges reformataient littéralement le peuple. À la grande surprise du prélat prisonnier, les idéologues communistes commencèrent par le darwinisme avant le marxisme : « En quoi allait consister la première leçon donnée ? On aurait pu supposer qu'il s'agirait de perles de sagesse laissées par Marx, Lénine ou Staline. Il n'en fut pas ainsi. La toute première et fondamentale leçon fut que l'homme descendait du singe – le darwinisme ! Naturellement, ceci choqua les chrétiens catholiques et protestants et, comme on pouvait s'y attendre, ils réagirent violemment. Mais les non-chrétiens constituant la majorité de la population, souvent désignés en Chine comme 'païens', étaient, eux aussi opposés à la théorie de l'ascendance simienne par que, depuis des temps immémoriaux, le peuple chinois a cru d'une manière vague en un être suprême, en l'âme et à une vie après la mort. » Monseigneur O'Gara comprit plus tard que cette manière de procéder était très « intelligente ». La technique de lavage de cerveau consistait à vider pour mieux remplir, à créer le vide de toute croyance religieuse afin de pouvoir y insérer l'idéologie athée communiste : « Dans ce vide, le communisme pourrait entrer comme le but suprême de l'esclavage intellectuel qu'il avait créé. Dans la prison où je fus détenu, le slogan 'apportez-nous votre esprit, et tous vos ennuis cesseront' a été martelé jour après jour avec une brutale et engourdissante monotonie⁷⁸. »

2.2.3. Le darwinisme et le nazisme

Selon Robert Clark « L'esprit d'Adolf Hitler fut captivé par la pensée évolutionniste – probablement depuis l'enfance. Les idées évolutionnistes sont – sans nul déguisement – à la base de tout ce qu'il y a de pire dans *Mein Kampf*⁷⁹. » L'influence darwinienne sur la pensée politique d'Hitler est effectivement manifeste dans son opus *Mon Combat* : « L'homme doit comprendre la nécessité fondamentale du règne de la nature et saisir combien son existence reste soumise aux lois de l'éternel combat et de l'éternel effort, nécessaire pour s'élever⁸⁰. » Il fallait appliquer à la race germanique la thèse darwinienne sur la « préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie », pour reprendre le titre

⁷⁶ MARX-ENGELS, *Correspondance*, t. V, traduit sous la responsabilité de Gilbert Badia et Jean Mortier, Paris, Éd. Sociales, (1975), p. 445.

⁷⁷ Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 192.

⁷⁸ Monseigneur C. M. O'GARA, *The surrender to Secularism*, Saint Louis, Cardinal Mindszenty Foundation, (1967), p. 11. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, pp. 193-194.

⁷⁹ CLARK, R.E.D., *Darwin : Before and After*, London, PKaternoster Press, (1948), p. 115. Cité par Antony NEVARD, « La dette d'Hitler envers Darwin », in *Le Cep*, n° 52, juillet 2010, p. 53.

⁸⁰ A. HITLER, *Mein Kampf, Mon Combat*, trad. fr. Paris, Nouvelles éditions Latines, (1934), p. 243.

du livre de Darwin. En une formule, Rudolf Hess, un des bras droits du Führer, résumait le nazisme : « Le national-socialisme n'est rien d'autre que de la biologie appliquée⁸¹. »

2.3. La théorie de l'évolution et le mythe du progrès

Le scientifique Michael Denton fait remarquer qu'un « autre facteur a probablement favorisé l'accueil de la théorie darwinienne : la croyance en l'inéluctabilité du progrès⁸². » L'idéologie du progrès est au fondement de la philosophie des *Lumières* et de son incarnation dans les démocraties. Le darwinisme trouvait dans l'idéologie du progrès propre aux démocraties une terre d'accueil particulièrement favorable à ses convictions. L'observateur très avisé des phénomènes de société qu'est Pierre-André Taguieff, écrit : « C'est dans le champ des réceptions du darwinisme qu'il faut chercher les bases de ce qu'on pourrait appeler la nouvelle religion post-chrétienne des Modernes, la religion fondée sur la science, une religion sans miracles présupposant le culte de la science. Les héritiers des Lumières, après la parution de l'*Origine des espèces* (1859), croyait tenir enfin le socle solide de leur nouvelle foi⁸³. »

Les Lumières, qui se sont incarnées dans les grandes démocraties occidentales, ont pour colonne vertébrale l'idée du Progrès. Cette idéologie progressiste peut être définie en deux propositions soulignées par Taguieff : « La tension vers l'avenir comporte deux composantes distinctes : l'une dérive de l'utopie baconienne d'une totale maîtrise de la nature par l'homme moderne armé de la *science* et de la technique ; l'autre constitue une reformulation affaiblie de l'espérance millénariste, et se traduit par la simple *attente d'un monde meilleur*. Volonté de pouvoir et désir de bien-être⁸⁴. » Considérons ces deux grands éléments de l'idéologie du Progrès.

2.3.1. Seul compte l'avenir radieux !

· Confiance dans l'avenir car confiance inébranlable dans la science

Ces deux composantes du mythe du progrès s'appellent l'une l'autre. Il est difficile de parler de la croyance en un avenir meilleur sans évoquer le motif de cette foi qu'est la confiance aveugle dans la science et la technique : « Le progrès de l'esprit humain, écrit Taguieff, attesté par les progrès observables des sciences, dont le caractère cumulatif est reconnu, constitue à la fois la preuve irrécusable de l'existence du progrès, la condition déterminante de tous les progrès et le modèle du progrès pris au sens absolu, centré sur la

⁸¹ Dossier « Le nazisme et la science » in *La Recherche*, n° 227, décembre 1990, p. 1570.

⁸² Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 73.

⁸³ Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 31.

⁸⁴ Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 36.

certitude que la condition humaine, voir la nature humaine, est en voie d'amélioration, de transformation graduelle vers le mieux⁸⁵. »

• **Passé dévalorisé, avenir magnifié**

L'idéologie du Progrès est fondée sur le postulat que le passé est sans intérêt, seul l'avenir importe car il ne peut qu'apporter la perfection. Lessing écrit : « Il viendra certainement cet âge de la perfection où l'homme, à mesure que son esprit se convaincra davantage de l'approche d'un avenir toujours meilleur, n'aura cependant plus besoin de demander à cet avenir les mobiles de ses actes ; car alors, il fera le bien parce que c'est le bien, et non pas pour la raison qu'il s'accompagne de certaines récompenses⁸⁶. »

Pour tourner les regards du peuple vers l'avenir, les idéologues du Progrès se doivent de dévaloriser le passé. Saint Simon lance : « L'imagination des poètes a placé l'âge d'or au berceau de l'espèce humaine, parmi l'ignorance et la grossièreté des premiers temps ; c'était bien plutôt l'âge de fer qu'il fallait y reléguer. L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous, il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social ; nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour : c'est à nous de leur en frayer la route⁸⁷. » Dans le langage politique actuel, quand on se veut progressiste, on parle du « monde d'avant ». Même réflexe à l'intérieur du bocal ecclésiastique lorsque la frange progressiste évoque avec dédain « l'Église d'avant » (Vatican II) pour signifier que désormais ne compte qu'une « herméneutique de rupture » avec la Tradition.

• **Le Progrès, « une idée chrétienne devenue folle »**

L'idéologie du progrès ne se contente pas de magnifier les « lendemains qui chantent », cette *idéalisation* de l'avenir est en fait une *idolâtrie* de l'avenir puisqu'il est censé apporter à tous le bonheur sur terre. En 1907, le maurassien Pierre Lasserre notait : « En même temps que le dénigrement du passé civilisé, le Messianisme révolutionnaire imposait à ses sectateurs l'idolâtrie de l'Avenir ou Religion du Progrès⁸⁸. »

Dans l'esprit de ses sectateurs, le Progrès a pour mission de remplacer la Providence de Dieu : « L'omnipotence technicienne 'relaye la grâce'. Au cours du XVIIIe siècle, et d'abord en Angleterre, la croyance au progrès se transforme en une foi dans une 'Providence d'un type nouveau, l'évolution historique'⁸⁹. »

⁸⁵ Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 19.

⁸⁶ G. E. LESSING, *L'Éducation du genre humain*, §§ 85-90, tr. fr. Pierre Grappin [modifiée], Paris, Aubier-Montaigne, (1946), pp. 129 et 131.

⁸⁷ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *De la réorganisation de la société européenne* (1814), in : *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, Paris, 1865-1878, t. XV, pp. 247-248.

⁸⁸ Pierre LASSERRE, *Le Romantisme français. Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIXe siècle*, nouvelle édition augmentée d'une préface, Paris, Calmann-Lévy, (1919) (1ère éd., 1907), p. 417.

⁸⁹ Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 30.

Finalement, le mythe du progrès, tel qu'il s'est constitué aux XVIII^e et XIX^e siècles, n'est rien d'autre qu'une nouvelle religion, la sécularisation de l'espérance chrétienne, un millénarisme pur jus. C'est la conclusion de Berdiaeff : « L'idée du progrès a un fondement messianique ; sans ce fondement elle devient idée d'évolution naturelle⁹⁰. » Le progrès doit apporter le Royaume sur la terre mais aussi dans les cœurs puisqu'il doit réaliser la fameuse « régénération » complète de l'homme, idée chère à la révolution française : « Souvenons-nous que nous avons tout à revoir, tout à recréer », s'écrit Danton le 21 septembre 1792. Nous retrouvons les mêmes accents sous la plume d'un récent ministre de l'éducation, Vincent Peillon : « La révolution française [...] est l'engendrement par un brusque saut de l'histoire d'un homme nouveau. La révolution française est un événement métahistorique, c'est-à-dire un événement religieux. La révolution implique l'oubli total de ce qui précède la révolution. Et donc l'école a un rôle fondamental, puisque l'école doit dépouiller l'enfant de toutes ses attaches pré-républicaines pour l'élever jusqu'à devenir citoyen. Et c'est bien une nouvelle naissance, une transsubstantiation qu'opère dans l'école et par l'école cette nouvelle église, avec son nouveau clergé, sa nouvelle liturgie, ses tables de la loi⁹¹. » Le mythe du Progrès est une nouvelle gnose, un savoir porteur de salut : croyant qu'il sait l'essentiel de ce qu'il faut savoir, à savoir que le Progrès est la révélation ultime sur le devenir de l'homme et de la société, le progressiste est à l'abri de la grande ignorance, de l'obscurantisme : il est sauvé. « La gnose progressiste, écrit Taguieff, fonctionne donc à la fois comme une ontologie (de la nature à l'histoire, tout est en progrès), une anthropologie (l'homme est l'être perfectible), une morale (l'homme doit vouloir le progrès et y contribuer) et une religion (par le progrès, l'humanité se sauve)⁹². »

Chesterton (1874-1936) eut une formule, désormais bien connue : « Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles. Elles sont devenues folles, parce qu'isolées l'une de l'autre, parce qu'elles vagabondent toutes seules. » La religion du progrès est la version sécularisée de l'espérance chrétienne, l'eschatologie renversée en idéologie, le Royaume promis dès cette terre... en somme une idée chrétienne devenue folle car détournée de son sens originel.

• **Le mythe du Progrès est contraignant**

Jacques Ellul fait remarquer qu'il y a une grande différence entre les mythes modernes et les mythes anciens : les grands récits de la modernité « situent la perfection dans le futur »⁹³, d'où l'idéologie du progrès. Les mythes anciens situaient l'état de perfection dans le « temps révolu », d'où l'évidence présumée que le devenir est déchéance, éloignement progressif de l'âge d'or. Les mythes modernes de l'évolution darwinienne et du progrès chloroforment les peuples en leur mettant des œillères afin qu'ils demeurent le regard fixé sur l'avenir forcément radieux grâce à la science et à la seule raison. Si Marx a pu dire que la religion chrétienne était « l'opium du peuple », la religion du Progrès est vraiment « l'opium de l'histoire ». En orientant de manière autoritaire le regard de la

⁹⁰ Nicolas BERDIAEFF, *Essai de métaphysique eschatologique*, tr. fr. M. Hermann, Paris, Aubier-Montaigne, (1946), p. 234.

⁹¹ Vincent PEILLON, *La révolution française n'est pas terminée*, Éd. du Seuil, (2008), p. 18.

⁹² Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 28.

⁹³ Jacques Ellul, « Mythes modernes », *Diogène*, n° 23, juillet-septembre 1958, p. 48.

population vers l'avenir comme réalisation de la perfection, accomplissement de l'homme et de la société, le mythe du Progrès se montre extrêmement contraignant car il oblige à y participer, à s'y engager entièrement. Sinon vous êtes perçus comme un ennemi du progrès, un dangereux conspirateur, un grain de sable dans la merveilleuse mécanique du Progrès. Cette réflexion de Proudhon illustre cela de manière frappante : « La notion de Progrès, portée dans toutes les sphères de la conscience et de l'entendement, devenue la base de la raison pratique et de la raison spéculative, doit renouveler le système entier des connaissances humaines, purger l'esprit de ses derniers préjugés, remplacer dans les relations sociales les constitutions et les catéchismes, apprendre à l'homme tout ce qu'il peut légitimement croire, faire, espérer et craindre : la valeur de ses idées, la définition de ses droits, la règle de ses actions, le but de son existence⁹⁴. »

Cette intolérance envers ceux qui ne portent pas aux nues l'idéologie du progrès se trouve à la racine de la révolution française : « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté », disait Antoine de Saint-Just. Taguieff précise : « Aux lendemains immédiats de la Révolution française, ceux qui refusent le Progrès ou osent en douter ont de plus en plus politiquement tort, ils sont culturellement marginalisés, ils deviennent les exclus de l'Histoire en marche vers ses fins sublimes. Comment peut-on refuser le passage prochain au paradis ?⁹⁵ »

C'est la même chose de nos jours, sauf que c'est plus subtil : pas de guillotine mais la mort sociale. En effet, contester la vision de l'homme promue par les démocraties progressistes, protester contre les lois iniques ou les aberrations du wokisme, c'est s'exposer à coup sûr à « l'effacement » (la *cancel culture* disent les anglo-saxons), à la marginalisation sociale. Nous avons vu plus haut qu'il est extrêmement difficile d'être dissident du darwinisme au sein du milieu scientifique, il en est de même avec le mythe du progrès au sein de la société. À nouveau Taguieff : Aujourd'hui, « tout est présumé 'démocratisable'. Ce qui se traduit, dans la vulgate individualiste/égalitariste contemporaine, fondée sur la revendication insatiable et l'affirmation des seuls droits (sans devoirs ni obligations), par l'exigence d'une totale 'ouverture' ou d'une 'tolérance' sans restriction, et par le rejet de toute 'exclusion' comme de toute 'sélection'. Jusqu'à l'absurdité : comment pourrait-on 'démocratiser' les préférences et les choix, par définition exclusifs, donc nécessairement discriminatoires et inégalitaires ?⁹⁶ »

Avec l'idéologie du Progrès il est par ailleurs impossible d'évoquer un éventuel déclin ou effondrement de la société. C'était déjà le cas au temps de la révolution, comme le note ce grand visionnaire qu'était Toqueville : « Personne ne prétend plus, en 1780, que la France est en décadence ; on dirait, au contraire, qu'il n'y a en ce moment plus de bornes à ses progrès. C'est alors que la doctrine de la perfectibilité continue et indéfinie de l'homme prend naissance. Vingt ans avant, on n'espérait rien de l'avenir ; maintenant on n'en redoute rien. L'imagination, s'emparant d'avance de cette félicité prochaine et inouïe, rend

⁹⁴ Pierre-Joseph Proudhon, *Philosophie du Progrès* [1853], « Première lettre : De l'Idée de Progrès » [1851], éd. Th. Ruysen, Paris, Marcel Rivière, 1946, p. 42-43.

⁹⁵ Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 35.

⁹⁶ Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 36.

insensible aux biens qu'on a déjà et se précipite vers les choses nouvelles⁹⁷. » Les observateurs qui se permettent d'évoquer une fuite en avant des mœurs sont automatiquement taxés de réactionnaires ou de conservateurs ; ceux qui dénoncent la violence grandissante dans les villes et les banlieues sont accusées de faire le jeu de l'extrême-droite, d'attiser la haine ; ceux qui relèvent les signes d'un effondrement de la société⁹⁸ sont traités de dangereux déclinistes. En somme, il est impossible de contester le roman de la modernité et de la religion du progrès sans être psychiatrisé par le « langage intimidant » qui de facto place le dissident hors débat⁹⁹.

2.3.2. « L'homme peut autant qu'il sait »

· Augmentation du savoir scientifique

Au fondement de la doctrine du progrès, il y a cette conviction que le temps permet une accumulation du savoir scientifique, à la fois en quantité mais aussi en qualité et en précision. « Pendant quelque huit mille ans, écrit Bertrand de Jouvenel, les pouvoirs du genre humain se sont accrus lentement et par paliers, et sans que des acquis locaux fussent nécessairement diffusés ni même transmis. C'est seulement depuis une dizaine de générations qu'ils ont pris un essor ininterrompu et successivement accéléré : c'est là ce qui constitue le caractère essentiel et fournit la meilleure définition de la civilisation moderne¹⁰⁰. »

· Le mythe du pouvoir technique

L'accélération des découvertes scientifiques favorise les capacités de l'homme sur la nature. Pour Francis Bacon, *savoir* et *pouvoir* avancent main dans la main, « l'homme peut autant qu'il sait »¹⁰¹. Avec l'âge moderne, une nouvelle ère commence, on ne se contente plus de contempler la nature, une meilleure connaissance de la nature permet de la transformer efficacement et d'offrir à l'homme et aux sociétés un plus grand bien être, un accomplissement. Bacon précise ce qu'on est en droit d'attendre du savoir et de la maîtrise technique : « Prolonger la vie. Rendre, à quelque degré, la jeunesse. Retarder le vieillissement. Guérir des maladies réputées incurables. (...). Augmenter la force et l'activité. (...). Transformer la stature. Transformer les traits. Augmenter et élever le cérébral. Métamorphose d'un corps dans un autre. Fabriquer des espèces nouvelles. Transplanter une espèce dans une autre. (...). Rendre les esprits joyeux, et les mettre dans

⁹⁷ Alexis de TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la Révolution* [1856], livre III, chap. IV, Paris, Garnier-Flammarion, (1988), p. 267.

⁹⁸ On lira avec profit l'ouvrage majeur de Julien FREUND, *La décadence*, Éd. du Cerf ainsi que celui du chroniqueur américain Ross DOUTHAT, *Bienvenue dans la décadence*, Éd. Perrin.

⁹⁹ Laurent FIDES, *Face au discours intimidant. Essai sur le formatage des esprits à l'ère du mondialisme*, Éd. du Toucan, (2014).

¹⁰⁰ Bertrand de JOUVENEL, Arcadie. *Essais sur le mieux-vivre* [1968], Paris, Futuribles, 1970, p. 204.

¹⁰¹ Francis BACON, *Cogitata et Visa de Interpretatione Naturae*, éd. J. Spedding, vol. III, p. 611.

une bonne disposition¹⁰². » On retrouve le même optimisme qui sous-tend l'évolutionnisme.

2.3.3. L'idée de progrès et la démocratie

· La démocratie est le progrès en acte

L'idéologie du progrès est intimement liée à la mise en place du régime républicain. Pour les philosophes des Lumières et les artisans de la révolution française, la démocratie représente l'incarnation de l'idéologie du Progrès. Comme le dit Taguieff : « S'affirmer démocrate convaincu, c'est supposer que la démocratie moderne, fondée sur la souveraineté populaire et la séparation des pouvoirs, disons le régime représentatif baptisé démocratie pluraliste et/ou libérale, constitue un progrès juridique et politique, voire moral, par rapport à tous les autres types de régimes, précédents et concurrents. » Selon le même récit que la théorie de l'évolution, le régime démocratique ne peut que se développer, se perfectionner et améliorer la condition humaine : « Elle ne cessera, poursuit Taguieff, dans l'avenir, de s'améliorer, de telle sorte que, simultanément, s'améliorera la condition humaine, comme par l'effet d'un cercle vertueux. La démocratie comme progrès est censée se développer à travers des 'progrès démocratiques'¹⁰³. »

· La démocratie comme l'évolution n'a pas besoin de Dieu

Nous avons noté plus haut combien la théorie de Darwin était le scénario idéal permettant de se passer de Dieu pour expliquer le monde, puisque la nature, par des processus tout-à-fait aléatoires, engendrait elle-même la vie et des organismes de plus en plus complexes. On retrouve la même logique interne dans l'idéologie du progrès : l'homme par son seul savoir scientifique et sa maîtrise technique pourra répondre aux besoins de l'humanité, par ses « inventions capables, dans une certaine mesure, de vaincre et de maîtriser les fatalités et les misères de l'humanité » affirme sans complexe Francis Bacon¹⁰⁴. L'homme devient ainsi autosuffisant pour s'accomplir lui-même, il n'a plus besoin de Dieu, il lui a volé la place. Dans le projet des Lumières et son incarnation qu'est la démocratie, Dieu est devenu inutile et même gênant car sa seule présence fait de l'ombre à l'homme et à ses capacités. En 1872, David Friedrich Strauss ne cache pas son enthousiasme lorsqu'il écrit : « Nous autres, philosophes [...] nous avons beau décréter la fin du miracle, notre sentence restait sans écho, parce que nous n'avions pas pour mettre à la place une force de la nature qui pût

¹⁰² Francis BACON, *La Nouvelle Atlantide*, tr. fr., préface, notes et commentaire par Michèle Le Doeuff et Margaret Llasera, Paris, Payot, 1983, p. 72 ; nouvelle éd., présentation critique (par M. Le Doeuff) complètement remaniée, Paris, GF-Flammarion, 1995, pp. 133-134.

¹⁰³ Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 35.

¹⁰⁴ Francis BACON, *La Nouvelle Atlantide*, tr. fr., préface, notes et commentaire par Michèle Le Doeuff et Margaret Llasera, Paris, Payot, 1983, p. 72 ; nouvelle éd., présentation critique (par M. Le Doeuff) complètement remaniée, Paris, GF-Flammarion, 1995, p. 119.

y suppléer. Darwin a montré cette force, cette action de la nature ; il a ouvert la porte par laquelle une postérité plus heureuse doit chasser le miracle à tout jamais¹⁰⁵. »

• **Le savoir scientifique est le seul mode de connaissance valable**

À la base de l'idéologie du progrès et de l'évolutionnisme, il y a cette conviction que seule la science permet de connaître la réalité des choses car c'est un savoir empirique qui se vérifie par l'expérience. Tout autre mode de connaissance est d'emblée discrédité. Fontenelle écrit : « L'éloquence et la poésie ne demandent qu'un certain nombre de vues assez borné par rapport à d'autres arts, et elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or, les hommes peuvent avoir amassé en peu de siècles un petit nombre de vues ; et la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences, ni d'une grande quantité de règles, pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la physique, la médecine, les mathématiques, sont composées d'un nombre infini de vues, et dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur, et se perfectionne toujours¹⁰⁶. » La science représente donc le savoir holistique ouvrant toutes les portes du bonheur et de la paix. Avec un optimisme qui porte à sourire, Buffon dit que l'homme moderne a enfin « reconnu que sa vraie gloire est la science, et la paix son vrai bonheur¹⁰⁷. »

2.3.4. Les promesses non tenues du mythe du progrès

Après deux cents ans, le mythe du progrès ne fait plus vraiment recette, c'est le moins qu'on puisse dire. Délaissé, il est même devenu un problème pour beaucoup de nos contemporains : « Le progrès est devenu un problème, écrit Leo Strauss, il pourrait sembler que le progrès nous ait conduit au bord d'un abîme et qu'il soit par conséquent nécessaire de considérer une alternative¹⁰⁸. » Le retournement dans les esprits de beaucoup est tel, qu'oublier le progrès serait un grand progrès ! « La mort du progrès, écrit Taguieff, devient pour beaucoup la mort d'un criminel enfin reconnu comme tel, âgé de plusieurs siècles. Après la vision angélique, la vision satanisante¹⁰⁹. »

Mentionnons par ailleurs le paradoxe actuel, qui explique au passage le fossé grandissant entre le peuple et les élites. Alors que le peuple boude de plus en plus le progrès, les élites mondialisées, la classe politique et médiatique continuent à y croire dur comme fer : « La classe politique occidentale, écrit l'essayiste William Pfaff, continue de parler et d'agir

¹⁰⁵ David Friedrich STRAUSS, *L'Ancienne et la Nouvelle Foi* [1872], tr. fr. [modifiée] E. Lesigne (d'après la 8e éd. all., 1874), préface d'Émile Littré (novembre 1875), Paris, Schleicher, s.d., p. 203-204.

¹⁰⁶ [Bernard Le Bovier de] FONTENELLE, « Digression sur les Anciens et les Modernes » (janvier 1688), in *Id.*, *Rêveries diverses. Opuscules littéraires et philosophiques*, édition préfacée, établie et annotée par Alain Niderst, Paris, Éditions Desjonquères, 1994, p. 37.

¹⁰⁷ BUFFON, *Des Époques de la nature* [1779], introduction et notes de Gabriel Gohau, Paris, Éditions rationalistes, 1971 ; rééd., Diderot Multimedia, 1998, p. 221.

¹⁰⁸ Leo STRAUSS, « Progrès ou retour ? », in L. Strauss, *La Renaissance du rationalisme politique classique* [1989], tr. fr. P. Guglielmina, Paris, Gallimard, 1993, p. 304.

¹⁰⁹ Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 70.

comme si la rationalité du progrès était encore une hypothèse plausible, malgré les nombreuses preuves empiriques du contraire tout au long du [XXe] siècle, et l'affaiblissement des fondements intellectuels de cette conviction¹¹⁰. » L'idéologie progressiste n'a eu de cesse de considérer avec dédain tout ce qui était conservateur et qui s'opposait au changement. De nos jours, dans l'esprit de beaucoup de gens, c'est le discours sur le progrès qui est considéré comme conformiste : « Le progrès les dispense de jamais s'écarter d'un seul pas de la route suivie par tout le monde », ironisait Bernanos¹¹¹. Au sortir de la seconde guerre mondiale il ajoutait : « Les imbéciles [...] préfèrent s'en remettre au Temps. La civilisation du jour est nécessairement supérieure à celle de la veille et celle du lendemain lui sera nettement supérieure pour la même raison. Si les hommes ne s'y trouvent pas à leur aise, et s'y dévorent entre eux comme des rats dans une ratière, c'est que la civilisation n'est pas celle d'aujourd'hui mais de demain ou d'après-demain ! L'homme est en retard sur le calendrier, voilà tout. Eh bien ! Nous en avons assez de ces bêtises !¹¹² »

Les raisons de cet essoufflement, de ce délaissement de l'idée de progrès sont multiples, en voici seulement quelques-unes.

• **La paix promise s'est révélée barbarie**

On nous avait promis qu'avec les progrès scientifiques et le « doux commerce » libéral, la paix s'installerait dans le monde. C'est l'exact contraire, le « terrible XX^e siècle » est une longue et systématique réfutation de toutes les prédictions optimistes véhiculées par la religion du progrès : deux guerres mondiales avec des millions de mort, des régimes totalitaires affreux, des génocides, la manipulation des masses. Tout ceci a suffisamment démontré que science, technique et industrie pouvaient devenir d'efficaces instruments de la barbarie.

• **Déconstruction à marche forcée**

L'idéologie des Lumières a travaillé de toutes ses forces à la « régénération » de l'homme. Mais pour que cette construction de toute pièce puisse se mettre en place, il fallait commencer par déconstruire. Au cours du XX^e le mouvement de déconstruction s'est précipité sous l'égide de la *French théorie*, pur produit de la vision anthropologique des Lumières. Cette « théorie française » a sévi aux Etats-Unis avec les philosophes de la déconstruction : Foulcault, Derrida, Deleuze... Et elle nous est revenue maintenant en France, par un effet boomerang, par le biais du wokisme. Au cours d'une émission radio sur les ondes de *France Culture*, en août 2011, le philosophe Luc Ferry n'hésitait pas à poser le constat suivant : « Le déclin de l'Empire romain, la Révolution Française, à bien

¹¹⁰ William PFAFF, « Du progrès : réflexion sur une idée morte » [1995], tr. fr. J.-P. Bardos, *Commentaire*, n° 74, été 1996, p. 385.

¹¹¹ Texte datant de 1946-1947, dans Georges Bernanos, *La Liberté pour quoi faire ?*, Paris, Gallimard, 1953, p. 13 ; puis édition Pierre Gille, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1995, p. 93.

¹¹² Texte datant de 1946-1947, dans Georges Bernanos, *La Liberté pour quoi faire ?*, Paris, Gallimard, 1953, p. 13 ; puis édition Pierre Gille, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1995, p. 206.

des égards, c'est de la gnognotte en termes de déconstruction des valeurs, en regard de ce qu'on a vécu au XXème siècle. » L'idéologie de la déconstruction n'a pas seulement pignon sur rue, elle se montre intimidante et totalitaire, en endossant le costume de la tolérance, du moralisme, avec, entre autres, l'argument de la non-discrimination. Elle « s'occupe de tout, point barre, jusqu'à nos goûts et nos désirs... elle régit notre grammaire... elle interdit de donner la fessée. Elle s'inquiète de nos opinions en matière d'histoire... Totale, elle est forcément totalitaire. Elle surveille tout à tout moment. Les caméras de surveillance, les smartphones et les réseaux sociaux y pourvoiront¹¹³. » Alexis de Tocqueville a entrevu de manière prophétique les dérives totalitaires qui sont en germes dans la démocratie égalitariste. Il écrivait au comte de Chambord le 14 janvier 1852 : « Je ne suis pas de ceux qui disent avec assurance que la longue et terrible révolution à laquelle nous assistons depuis soixante ans aboutira nécessairement et partout à la liberté. Je dis, au contraire, qu'elle pourrait bien finir par mener partout au despotisme¹¹⁴. »

• Le « bougisme » et le culte de la nouveauté

Si le progrès dans son expression la plus exaltée, est devenu un sujet de méfiance, notre société connaît depuis peu une variante atténuée que Taguieff appelle le *bougisme*. Cela fonctionne comme une drogue : pour combler le vide intérieur, on bouge pour bouger, on guette la nouveauté pour la nouveauté dans le domaine de l'insignifiance, on ne sait pas où on va, ce n'est pas grave, l'important est d'être en marche... bouge ton corps ! « La métaphore privilégiée est celle de 'l'autoroute sans sortie', soit celle de la voie unique sur laquelle on ne peut qu'avancer indéfiniment. Après l'utopie de 'l'Homme nouveau' surgit donc celle de 'l'Homme mobile', l'utopie de l'individu sans héritages ni appartenances, sans mémoire et sans histoire, mais ultra-mobile, hyper-malléable et indéfiniment adaptable. Il est sans famille, sans ascendance ni descendance, il n'est responsable que de lui-même, de sa vitesse et de sa flexibilité. Il n'a d'identité que provisoire, éphémère ; il rêve même d'en changer comme de chemises. Il s'idéalise, dans le discours publicitaire contemporain, en 'nomade' et en 'métissé', il se célèbre comme un 'hybride' toujours 'en mouvement'. Le ciel de la publicité propagandiste (j'entends par là 'engagée' en faveur du globalisme) est étoilé de trois termes incitatifs : change, échanges, mélanges. Voilà ce qui serait l'avenir de l'humanité, ce qui déterminerait la voie unique du futur¹¹⁵. » Avec grande lucidité, Cioran s'interrogeait à propos de cette quête malade de la nouveauté et de l'inédit : « L'histoire ne serait-elle pas, en dernière instance, le résultat de notre peur de l'ennui, de cette peur qui nous fera toujours chérir le piquant et la nouveauté du désastre, et préférer n'importe quel malheur à la stagnation ? L'obsession de l'inédit est le principe destructeur de notre salut¹¹⁶. »

¹¹³ Martin PELLETIER, *La Révolution arc-en-ciel en marche*, DIE, p. 53.

¹¹⁴ Cf. Stéphane RIALS, *Révolution et Contre-révolution*, Paris, Éd. DUC, (1986), p. 163.

¹¹⁵ Pierre-André TAGUIEFF, « L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique », *Les cahiers du CEVIPOF, Centre de recherches politiques de Science-Po*, Septembre 2002, n° 32, p. 72.

¹¹⁶ CIORAN, *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, 1987, pp. 136-137.

Il y aurait bien d'autres éléments à mentionner en ce qui concerne les Lumières, l'idéologie du progrès et la démocratie, contentons-nous de cela. Si, comme nous l'avons montré, nous assistons à un effondrement du mythe du progrès au sein de la majorité de la population, le désintérêt pour la théorie de l'évolution suivra, tant ces deux mythes se tiennent l'un l'autre. Nous risquons donc de voir un durcissement des despotes du scientisme. Certains se contentent de manifester leur inquiétude devant le désintérêt pour la science. C'est le fameux Appel de Heidelberg, lancé par des prix Nobel et autres sommités scientifiques en 1992 : « Nous nous inquiétons d'assister à l'aube du XXI^e siècle à l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et nuit au développement économique et social¹¹⁷. » D'autres défenseurs de l'idéologie scientiste et darwinienne se montrent beaucoup plus agressifs, accusant les créationnistes (la religion chrétienne pour faire court) de tous les maux. À titre d'exemple, un ouvrage : « les créationnistes. Une menace pour la société française ? »¹¹⁸

¹¹⁷ L'*Appel de Heidelberg* est reproduit en annexe de la seconde édition du livre de Dominique LECOURT, *Contre la peur*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1993.

¹¹⁸ Voir *Le CEP*, n° 52, Troisième trimestre 2010, « D'où vient l'anti-créationnisme ? », Dominique TASSOT, pp. 2-10.
L'évolutionnisme, un conte de fée pour grandes personnes

3. L'évolutionnisme de Teilhard de Chardin confronté à la foi catholique

Avant de considérer de plus près l'évolutionnisme déiste de Teilhard, voyons comment l'Église a accueilli le darwinisme et quelle est sa position actuelle vis-à-vis de l'évolutionnisme matérialiste.

3.1. *Quelles relations entre l'évolutionnisme et l'Église catholique ?*

3.1.1. Du côté des darwinistes

Darwin devint progressivement de plus en plus incrédule vis-à-vis des dogmes de l'Église anglicane. Si parmi les scientifiques favorables à l'évolutionnisme, tous ne sont pas hostiles à la religion, il peut être bon pour un catholique de connaître la position du biologiste Julian Huxley (1887-1975). Tout d'abord en raison de sa notoriété : petit-fils de Thomas H. Huxley et frère de l'écrivain bien connu Aldous Huxley, auteur du roman dystopique « Le meilleur des mondes », Julian fut le premier directeur de l'Unesco en 1946. Outre sa notoriété, il est important de repérer son argumentation typique de l'esprit « moderniste » dénoncé par saint Pie X. Dans la préface d'un ouvrage sur Teilhard de Chardin, il affirme qu'il n'y a pas d'opposition entre le créationnisme de l'Église et l'évolutionnisme – quelle belle ouverture d'esprit, serions-nous tentés de penser ! « L'éventuelle réconciliation de la science et de la foi viendra quand les esprits religieux comprendront que la théologie a besoin d'un fondement scientifique et saisiront le fait que la vie religieuse elle-même connaît l'évolution ; et quand les esprits scientifiques accepteront le fait tout aussi important que la religion fait partie du processus évolutif et que, dans la phase psychosociale de celui-ci, elle est un élément important de l'histoire humaine¹¹⁹. » Notons au passage que l'évolutionniste Huxley, était un eugéniste convaincu – ce qui est dans la logique de la sélection naturelle – et qu'il est à l'origine du premier manifeste transhumaniste, ce dernier représentant pour lui la phase ultime de l'évolution de l'homme : « Je crois au transhumanisme : sitôt que cette conviction sera suffisamment partagée, l'espèce humaine se tiendra sur le seuil d'une nouvelle existence, aussi dissemblable de la nôtre que la nôtre l'est de celle de l'homme de Pékin. Elle accomplira enfin consciemment son véritable destin¹²⁰. » Nous avons remarqué que si Julian Huxley invite les évolutionnistes à accepter le fait religieux comme faisant partie de l'histoire de la pensée, il ne respecte absolument pas l'essence de la foi chrétienne puisque ses dogmes doivent s'aligner sur les théories de la science, seul mode de connaissance valable. D'autre part, tout doit être passé à la moulinette de l'évolutionnisme, il n'existe donc pas de fixité des dogmes, eux aussi sujets à l'évolution. Nous naviguons en plein modernisme. L'Église, à travers le pape Pie X, a condamné en 1907 ces deux thèses typiques du modernisme :

¹¹⁹ George BARBOUR, *Teilhard de Chardin sur le terrain*, Paris, Éd. du Seuil, (1965), Préface p. 8 .

¹²⁰ Julian HUXLEY, in *New Bottles for New Wine*, Londres, Éd. Chatto et Windus, (1957).

• **Le fondement de la foi de l'Église n'est pas la science mais la Révélation**

L'Église est persuadée que jamais la science ne pourra s'opposer à la Révélation, car c'est le même Dieu qui a fondé les lois de la nature et qui légué le dépôt de la foi à son Église. Or le scientisme exige que la foi se soumette à la science : « Ce dont il s'agit, écrit Pie X, c'est de concilier la science et la foi, tout naturellement par subordination de la foi à la science¹²¹. » Plus près de nous, le Cardinal Joseph Ratzinger notait que ce réflexe de certains théologiens qui consiste à s'aligner sur les théories scientifiques manifestait que le modernisme était loin d'être mort : « La théologie moderne se trouve souvent en recherche d'une certitude scientifique au sens des sciences naturelles ou empiriques, et à partir de ce point de départ elle est contrainte à réduire le message biblique aux dimensions de ce type de démonstration. Je pense que cette erreur au sujet de la certitude est au cœur de la crise *moderniste* que l'on a vu resurgir après le Concile. Derrière ce phénomène, il existe une réduction de la conception du réel¹²². »

• **Les dogmes ne sont pas évolutifs**

Pie X épingle à plusieurs reprises l'évolutionnisme radical auquel doivent être soumis les dogmes : « Le principe général [pour expliquer la foi à la façon des modernistes] est celui-ci : dans une religion qui vit, il n'y a rien qui ne soit variable, et qui donc ne doive varier. De là ils font un pas vers ce qui, dans leur doctrine, est un point capital : à savoir *l'évolution*. Ainsi le dogme, l'Église, le culte, les livres que nous vénérons comme saints, et même la foi elle-même, à moins que nous ne voulions que tout cela meure, sont soumis aux lois de l'évolution. [...] L'homme qui croit peut se trouver dans diverses conditions. C'est pourquoi les formules aussi, que nous appelons dogme, devront être soumises aux vicissitudes, et elles seront pour cela sujettes au changement. Or par-là la voie est ouverte à une évolution intérieure du dogme¹²³. »

3.1.2. Du côté de l'Église catholique

• **Réactions de Rome face à la théorie de l'évolution**

Lorsque l'ouvrage de Darwin, *l'Origine des espèces* fut publié, l'épiscopat allemand ne tarda pas à réagir pour le condamner. Cette intervention fut approuvée par le Saint-Siège : « Les premiers parents ont été créés immédiatement par Dieu. Aussi nous déclarons que la thèse de ceux qui ne craignent pas d'affirmer que l'homme, quant au corps, a été produit par immutation spontanée et continue d'une nature plus imparfaite vers une nature plus parfaite jusqu'à aboutir à l'homme est tout à fait contraire aux saintes Écritures et à la

¹²¹ Saint PIE X, *Encyclique Pascendi Dominici Gregis* n° 21.

¹²² Cardinal Joseph RATZINGER, *Le Ressuscité*, Éd. DDB, (1986), p. 36.

¹²³ Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 13. *Denzinger* n° 3483.

foi¹²⁴. » On remit au pape Pie IX le livre de réfutation du darwinisme écrit par le Docteur Constantin James, sorti en 1877 chez Plon. Le pape lui écrivit un *Bref* d'encouragement dans lequel il le félicite d'avoir si bien réfuter « les aberrations du Darwinisme », ajoutant que l'évolutionnisme de Darwin n'était qu'un « tissu de fables »¹²⁵.

La pensée du pape Pie XII sur l'origine de l'homme a été exposée dans une allocution à l'Académie pontificale des Sciences : « Au sommet de l'échelle des êtres vivants, l'homme, doué d'une âme spirituelle, fut posé par Dieu comme prince et souverain du règne animal. Les multiples recherches de la paléontologie sur les autres questions liées à l'origine de l'homme n'ont encore rien apporté de véritablement clair et certain. Il ne reste donc qu'à laisser l'avenir répondre à la question de savoir si un jour, la science, éclairée et guidée par la révélation, pourra donner quelques résultats sûrs et définitifs sur un point aussi important. [...] L'homme est grand, et fut encore plus grand à l'origine. Mais il tomba de sa première grandeur en se rebellant contre le Créateur, puis erra, exilé hors du jardin des délices, gagnant son pain à la sueur de son front [...]. Ce qui reste d'empire sur les animaux n'est rien d'autre qu'un faible souvenir de sa puissance originelle et un léger fragment de son trône¹²⁶. »

• Une « déclaration » de Jean-Paul II

En 1996, à l'occasion d'un congrès de l'Académie pontificale des sciences sur le thème de l'évolution, le pape Jean-Paul II adressa une lettre. Après une allusion à l'encyclique *Humani generis* de Pie XII, on pouvait y lire ceci : « Aujourd'hui, près d'un demi-siècle après la parution de l'encyclique, de nouvelles connaissances conduisent à *reconnaître dans la théorie de l'évolution plus qu'une hypothèse*. Il est en effet remarquable que cette théorie se soit imposée à l'esprit des chercheurs, à la suite d'une série de découvertes faites dans diverses disciplines du savoir. La convergence, nullement recherchée ou provoquée, des résultats de travaux menés indépendamment les uns des autres, constitue par elle-même un argument significatif en faveur de cette théorie¹²⁷. » Il n'en fallut pas plus pour que dès le lendemain l'agence *Reuters* titre : « Le pape Jean-Paul II apporte son appui à la théorie de l'évolution, en le déclarant compatible avec la foi chrétienne. » Le journal italien *La Repubblica*, quant à lui, usait d'une formule simpliste : « Le Pape a fait la paix avec Darwin. »¹²⁸ (Notons que Jean-Paul II, non seulement n'a pas écrit, mais n'a même pas lu cette partie de la lettre. Le texte a été distribué aux participants sans avoir été revu par le père Georges Cottier, théologien du pape à cette période. Un ajout avait donc été fait subrepticement par quelqu'un.) En tous cas, ces raccourcis journalistiques oublièrent l'enseignement fait par le même Jean-Paul II quelques temps auparavant au cours d'une catéchèse du mercredi sur la Création : « L'hypothèse [de l'évolutionnisme] ne propose qu'une *probabilité*, et non une certitude scientifique. La doctrine de la foi, au contraire,

¹²⁴ Cité par Claude EON, in *Le Cep* n° 25, Octobre 2003, p. 56.

¹²⁵ Cité par *Le Cep* n° 91, Juin 2020 p. 45 ss.

¹²⁶ *Acta Apostolicae Sedis*, Année 1941, pp. 505-507.

¹²⁷ Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 271.

¹²⁸ Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, pp. 271.-272.

affirme invariablement que l'âme spirituelle de l'homme est créée directement par Dieu¹²⁹. »

3.2. L'évolutionnisme théiste ou la création dans l'évolution

3.2.1. Un compromis avec la « création dans l'évolution »

La théorie de l'évolutionnisme s'étant imposée un peu partout, de nombreux catholiques ont cherché une voie de compromis qui leur permette de ne pas paraître rétrogrades vis-à-vis de la doxa scientifique tout en sauvegardant leur Credo en un Dieu Créateur : c'est la création dans l'évolution ou l'évolutionnisme théiste.

Dans le principe rien ne s'oppose à maintenir un Dieu Créateur et la création comme une évolution. Distinguons le *fait* que Dieu soit Créateur et la *manière* avec laquelle Dieu a pu créer ce qui existe. La position traditionnelle veut que Dieu ait posé dans l'être tout ce qui existe et sans que ces êtres évoluent par des transformations progressives. Avec le joker qu'est le scénario de la création dans l'évolution, on maintient l'idée d'un Dieu Créateur mais on précise qu'Il a créé de manière à ce que la vie en germe évolue jusqu'à des formes complexes, un peu à la manière d'une chiquenaude initiale. Et en ce qui concerne l'homme, qu'il descende du singe ou pas, peu importe, puisque Dieu serait intervenu à un moment de son évolution pour le configurer à son image en lui infusant une âme *surnaturelle* que la *nature* ne peut pas produire. Dans la catéchèse déjà évoquée de Jean-Paul II en 1986, il dit : « Selon l'hypothèse citée [de la création dans l'évolution], il est possible que le corps humain, selon l'ordre imprimé par le créateur aux énergies de la vie, ait été préparé progressivement par les formes d'êtres vivants antérieurs. Cependant l'âme humaine, de laquelle en définitive dépend l'humanité de l'homme, ne peut avoir émergé de la matière puisqu'elle est spirituelle¹³⁰. »

Avec cette position de compromis le croyant ne perd pas la face devant la science de Darwin : il peut continuer à croire en un Dieu créateur tout en s'alignant sur les théories scientifiques du moment, et surtout sans avoir à subir l'infâme accusation d'être un affreux créationniste ou fondamentaliste. Si le compromis est confortable pour ne pas paraître trop décalé, des difficultés importantes demeurent. Le cardinal Gianfranco Ravasi, président du Conseil Pontifical pour la Culture le reconnaît : « Il est sûr que la continuité évolutive rend difficile de repérer l'émergence de l'hominisation¹³¹. »

3.2.2. Un nouveau concordisme ?

¹²⁹ JEAN-PAUL II, audience générale du 16 avril 1986, in *Catéchèses sur le Credo*, II, Éd. du Cerf, (1988), pp. 57-58.

¹³⁰ JEAN-PAUL II, audience générale du 16 avril 1986, in *Catéchèses sur le Credo*, II, Éd. du Cerf, (1988), pp. 57-58.

¹³¹ Préface de l'ouvrage du professeur Fiorenzo FACCHINI, *Les défis de l'évolution*, Éd. Parole et Silence, Coll. Communio, Paris, (2009), p. 11.

Comme le souligne très justement Monsieur Dominique Tassot, lorsqu'on pose la question de la pertinence de la Bible pour parler de l'émergence de la vie, on est inmanquablement accusé de vouloir faire du *concordisme*. Comme le mot l'indique, il s'agit de faire absolument concorder les découvertes de la science avec ce qui est écrit dans la Bible. À la fin du XIX^e siècle, le prestige de certitude scientifique de la géologie faisait que les thèses évolutionnistes de cette discipline étaient enseignées partout. Certains exégètes eurent l'idée de faire correspondre les « 6 jours » de la création du livre de la Genèse avec les ères géologiques qui semblaient faire l'unanimité parmi les chercheurs. Ainsi à la première ère dite « cosmique » était attribuée la création de la matière à l'état gazeux et l'apparition de la lumière : premier jour selon la Bible. Pour l'ère primaire on faisait correspondre l'émergence des continents et l'apparition des astres : deuxième, troisième et quatrième jour. Au secondaire correspondait le règne des monstres marins et des oiseaux : cinquième jour. Et enfin le tertiaire et le quaternaire, avec le règne des animaux et la création de l'homme, correspondaient au sixième jour de la Genèse¹³². Dès 1896, le dominicain Marie-Joseph Lagrange, fondateur de l'école biblique et archéologique de Jérusalem, pris position contre le concordisme : « Ce système est jugé, parce que l'accord des jours et des périodes n'existe pas. Dans la Bible, chaque jour voit le commencement et le terme d'une œuvre ; dans l'évolution naturelle du globe, il n'existe pas de périodes terminées de cette manière. Les étoiles n'ont pas été formées à une époque spéciale, la formation de la terre s'est continuée longtemps après l'apparition de la vie, les plantes et les bêtes se sont développées parallèlement¹³³. »

Les théologiens et les exégètes qui dénoncent le concordisme ont raison, mais qu'ils prennent garde de ne pas tomber dans un autre concordisme, qu'on pourrait appeler un « concordisme inversé ». Le premier concordisme, décrit à l'instant, cherchait à faire entrer les thèses de la science dans la lecture de la Bible. De nos jours la tentation est inverse : lorsqu'un théologien ou un exégète souscrit sans sourciller à la théorie de l'évolution comme si c'était un dogme, il n'a pas d'autre alternative que ce concordisme inversé qui consiste à adapter unilatéralement la lecture de la Bible et les vérités religieuses aux théories scientifiques de son temps.

Un parallèle avec le discours de l'Église sur l'écologie peut être très intéressant pour prendre conscience de ce nouveau concordisme inversé. Le père Haffner, maître de conférences en théologie systématique à l'Université pontificale grégorienne de Rome, est aussi l'auteur de *Towards a Theology of the Environment*. Il met en garde les hommes d'Église et les croyants contre cette facilité à adhérer aux théories de l'ONU à propos du changement climatique : « Il y a des gens, par exemple, qui diraient que le changement climatique a toujours eu lieu parce que le climat n'est jamais exactement le même, mais pour l'Église, adhérer à une vision particulière du changement climatique, adoptée par l'ONU et plusieurs gouvernements mondiaux, est plutôt dangereux. Comme dans l'affaire Galilée, vous adhérez à une position et la science peut vous prendre en défaut. Nous devrions donc naviguer très, très attentivement dans ces eaux troubles. » Dans un avenir peut-être plus proche que nous l'imaginons, ce manque de prudence pourrait valoir à l'Église, lorsque les conclusions de la science ne seront plus les mêmes, une sorte

¹³² Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution en 100 questions-réponses*, Éd. Via Romana, p. 257.

¹³³ Marie-Joseph LAGRANGE, op., art. « Hexaëmeron », in *Revue Biblique*, (1896), pp. 390-391.

d'« affaire Galilée à l'envers », selon l'expression du père Haffner¹³⁴. La théorie de l'évolution est en crise : lorsque le changement de paradigme sera acté, nous ne serons pas forcément fiers de ce « concordisme à l'envers » qui consiste à adopter sans sourciller la théorie de l'évolution... la confiance en ceux qui ont mission d'enseigner la foi risque malheureusement d'être atteinte.

3.3. L'évolutionnisme théiste de Teilhard de Chardin

3.3.1. Teilhard

· Le jésuite paléontologue

Teilhard de Chardin (1881-1955), ce nom est connu dans le monde catholique et bien au-delà des frontières de l'Église. Il fut un jésuite autant admiré que controversé, parfait représentant de l'évolutionnisme théiste évoqué à l'instant. Dès 1911, dans un de ses premiers écrits, à l'article *Homme* du *Dictionnaire apologétique de la foi catholique* on trouve déjà, clairement affirmée, sa vision évolutionniste et immanentiste de la vie et du vivant : « L'homme, écrit-il, est sorti d'une force génératrice immanente au monde [...] il est pris dans cette sorte de déterminisme vital qui a présidé à l'apparition graduelle des divers organismes sur la terre. Il a surgi à une heure et dans des conditions que dictait l'ensemble des lois physiques et biologiques. » Pour certains, croyants ou non, Teilhard est celui qui a su concilier la science et la foi, qui a su marier la théorie de l'évolution et le dogme chrétien de la création. Mais au sein de la communauté scientifique, plus particulièrement parmi les paléontologues, son autorité demeure limitée, d'autant qu'elle reste associée à la découverte de « l'homme de Piltdown » en 1912 qui s'est avérée une des plus grandes impostures de la paléontologie. (Précisons que Teilhard ne fut pas impliqué directement dans ce faux « premier fossile anglais », mais il fit preuve d'une bien grande naïveté avec ce qui allait se révéler, quarante ans plus tard, une grossière fraude scientifique.) Un grand esprit scientifique comme Jean Rostand, se plaçant sur le seul terrain des découvertes de la science, critique les thèses de Teilhard : « Schématiquement, on peut dire qu'il passe directement du caillou à l'homme, sans passer par le protoplasme ni par les complexités de la vie cellulaire. [...] Teilhard ignore délibérément l'embryologie et la génétique. Il se désintéresse des chromosomes, des gènes, des acides nucléiques, laissant par conséquent de côté toutes les questions précises qui se posent à tout biologiste désireux d'éclaircir, avec les moyens dont nous disposons à notre époque, le mécanisme des phénomènes évolutifs¹³⁵. »

· « Un religieux peu zélé »

¹³⁴ Voir interview : www.ncregister.com/interview/the-catholic-church-s-view-of-ecology-starts-and-ends-with-creation

¹³⁵ Jean ROSTAND, *Le Figaro littéraire* du 23-29 septembre 1965.

Selon certains de ses admirateurs, Teilhard était un grand mystique : « Ni métaphysicien de vocation, ni théologien de métier, le père Teilhard de Chardin était un *mystique* », ose écrire le père de Lubac¹³⁶. La vie d'un prêtre, fut-il une éminence connue, se juge à son comportement moral et à sa vie spirituelle. L'historien Yves Chiron souligne certaines attitudes de Teilhard qui interrogent : en ce qui concerne sa vie « mystique », son rapport au saint sacrifice de la messe, à la vie mondaine et à l'obéissance.

« **Messe sur le monde** »... mais en pointillé dans sa vie ! Un ami de Teilhard, le Père Leroy, fit cette confidence : « Heureux si, au soir de notre vie, nous pouvions dire comme lui : 'Il me semble que je ne peux plus rien aimer, si ce n'est le Christ !' ». Étrange contradiction quand on découvre que le Jésus tant aimé était célébré en pointillé par Teilhard, alors même qu'il en avait la possibilité au cours de ses expéditions scientifiques. Yves Chiron rapporte : « Teilhard de Chardin a pris rapidement des libertés avec les obligations de la vie religieuse. En mission scientifique en Mongolie, en 1923, il achève de rédiger 'La messe sur le Monde', qu'il appelle dans une lettre 'ma messe sur les choses', un court texte en forme d'hymne cosmique, qu'il récite lorsqu'il n'a pas de pain et de vin pour célébrer la messe. De manière générale, il accorde peu d'importance à la messe, même quand il a la possibilité de la célébrer. En 1939, le père Charvet, son supérieur jésuite en Chine, le déplore dans un rapport au Saint-Office : 'Ce qui me semble plus sérieux, c'est le peu de cas fait du Saint Sacrifice de la Messe dans ses voyages. Il n'emporte pas, que je sache, de valise-chapelle [...] quand il se trouve en campagne, même dans les villes où il y a une église, le père se croit dispensé de célébrer. Il ne semble pas attacher d'importance au Saint Sacrement au moins pratiquement... Ces longs mois sans vie sacramentelle me semblent bien peu conformes à nos habitudes et même peu favorables à une véritable vie intérieure, cette vie intérieure tant prônée par le père Teilhard'. Est mis en cause aussi son goût pour les dîners en ville et les soirées mondaines lorsqu'il est à Pékin¹³⁷. »

Une obéissance un peu particulière. Yves Chiron précise par ailleurs : « Quant au vœu d'obéissance, on a toujours loué son héroïque soumission à ses supérieurs qui lui interdisaient de publier ses écrits religieux, mais il les laissait être diffusés à des centaines d'exemplaires sous forme polycopiée. Mercè Prats, dans sa biographie, trop peu approfondie sur certains épisodes, répète que le père Teilhard de Chardin a eu, dès le départ, une intention apologétique. En 1951, le Père Teilhard, connaît des accidents cardiaques à répétition, il décide de léguer les droits sur ses œuvres non diffusées à Jeanne Mortier. Il lui laisse le soin de décider de la conduite à tenir : 'conservation, publication, distribution', bien conscient qu'elle n'hésitera pas à tout faire paraître au plus tôt. 'En fait, j'ai conscience de ne pas être si innocent que cela. Mais comment arrêter sans faillir à tous mes devoirs les plus profonds, devant Dieu et devant les hommes ?' écrit-il à un ami. Dans les dernières années, il s'efforce de constituer plusieurs dépôts de ses œuvres, tout en refusant les offres de plusieurs éditeurs. Malgré l'amertume que lui laisse le refus d'*imprimatur* du *Phénomène humain*, en lequel il persiste à voir un caractère purement scientifique, il

¹³⁶ Père HENRI DE LUBAC, *La pensée religieuse du Père Teilhard de Chardin*, Éd. Aubier, Paris, (1962), p. 119.

¹³⁷ Yves CHIRON, « Pierre Teilhard de Chardin : prophète ou hérétique ? », in *L'Homme Nouveau*, n°1804 du 23 mars 2024, p. 29.

reste fidèle à cette étrange conception de l'obéissance, jouant en permanence avec les limites du permis¹³⁸. »

Un combat typiquement moderniste. À un religieux qui avait abandonné l'Ordre dominicain et qui l'invite à le suivre, Teilhard répond et démontre que son intention est de demeurer dans l'Église pour mieux la changer de l'intérieur, en mettant en place une « nouvelle religion ». Il écrit : « Je considère que la Réforme en question (beaucoup plus profonde que celle du XVI^e siècle [avec Luther]) n'est pas une simple affaire d'institutions et de mœurs, mais de Foi. [...] Je ne vois pas de meilleur moyen pour moi de promouvoir ce que j'anticipe que de travailler à la réforme du dedans [...]. Depuis cinquante ans, j'ai vu de trop près autour de moi se revitaliser la pensée et la vie chrétienne – *malgré toute Encyclique...*¹³⁹ » Dès le préambule de son encyclique *Pascendi*, saint Pie X souligne que l'intention des modernistes n'est pas de sortir de l'Église mais plutôt de demeurer en son sein afin de mieux la contaminer, la modifier de l'intérieur : « Il leur importe de rester au sein de l'Église pour y travailler et y modifier peu à peu la conscience commune¹⁴⁰. »

Une formation permanente théologique vraiment courte ! Dans un article, au style viril qu'on lui connaît, le père Louis Bouyer s'interroge sur les compétences théologiques du père Teilhard de Chardin : « Pas une seule fois, après le temps de ses études théologiques scolaires, dont on ne nous dissimule pas qu'elles furent pitoyables, nous ne voyons le grand homme lire un ouvrage théologique quelconque, bon ou mauvais, ni moins encore recourir aux grandes sources du donné révélé ou de la Tradition, ni même avoir un entretien sérieux avec un spécialiste de ces choses. » Le prêtre de l'Oratoire est conforté dans son jugement par une mention faite par Monsieur Claude Cuénot qui se présente comme un défenseur de la théologie évolutionniste de Teilhard : « Monsieur Cuénot n'hésite pas, en effet, à nous dire : 'Elle (la culture du Père) semble à première vue assez peu soucieuse de théologie. Or le Père en était imprégné dans les résidences où il vivait : les repas comportent la lecture bi-quotidienne des principaux ouvrages religieux passés ou actuels. Est-il besoin de rappeler que les prêtres lisent tous le bréviaire, se nourrissent des psaumes et des leçons¹⁴¹ ?' »¹⁴² La justification en ce qui concerne la formation permanente théologique du jésuite porte à sourire.

3.3.2. En peu de mots, la thèse de Teilhard

Le darwinisme propose un évolutionnisme matérialiste, c'est-à-dire que la vie se développe par elle-même jusqu'à former des êtres complexes grâce, entre autres, au phénomène de la sélection naturelle. Teilhard de Chardin, lui, propose un évolutionnisme spiritualiste. Au centre de son système, il y a le « Christ évolutif » qui agit en donnant la finalité et confie à la vie naissante la responsabilité, le soin de conduire le cosmos à son achèvement jusqu'à

¹³⁸ Yves CHIRON, « Pierre Teilhard de Chardin : prophète ou hérétique ? », in *L'Homme Nouveau*, n°1804 du 23 mars 2024, p. 29.

¹³⁹ Maxime GORCE, *Le Concile et Teilhard, l'Éternel et l'Humain*, Éd. Henri Messeiller, pp. 196-198.

¹⁴⁰ Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 37.

¹⁴¹ Claude CUENOT, *Pierre Teilhard de Chardin*, Éd. Plon, p. 285.

¹⁴² Père Louis BOUYER, « Malheur d'avoir des disciples. à propos de deux ouvrages sur le Père Teilhard de Chardin », in *France Catholique* du 14 octobre, 2011.

atteindre le point Oméga où Dieu sera tout en tous (1 Co 15, 28). Selon un processus continu, le monde, le vivant passerait de la *biosphère* (développement de la vie), à la *noosphère* (développement de la pensée dans la matière) pour atteindre la *christosphère* (l'achèvement de la création en Dieu car « tout a été créé pour lui »). Teilhard « bâtit son système comme s'il existait vraiment une 'conscience collective' dont le caractère serait d'évoluer en faisant une expérience religieuse progressive. [...] Tout le système évolutif vers la plus grande conscience est ainsi bâti par l'auteur d'une façon imaginaire sur un concept purement abstrait¹⁴³. »

3.3.3. La mise en garde de l'Église

Teilhard de Chardin avait une chaire de professeur à l'Institut catholique de Paris de 1920-1928. Elle lui fut retirée. Le marxiste Roger Garaudy, grand admirateur de Teilhard, écrit : « En 1926, les supérieurs de la compagnie de Jésus lui ordonnent de cesser son enseignement à l'Institut Catholique de Paris. En 1927, Rome refuse l'*imprimatur* au *Milieu divin*. En 1933, Rome ordonne au P. Teilhard de refuser toute fonction à Paris. [...] En septembre 1947, il est invité à ne plus écrire de philosophie. [...] En 1955, on lui défend de participer au Congrès international de Paléontologie¹⁴⁴. » En résumé, durant sa vie, Teilhard n'obtint jamais la permission de ses supérieurs de publier ses écrits. À sa mort, le dimanche de Pâques 1955, il laisse ses écrits aux mains des laïcs et tout particulièrement à mademoiselle Mortier, son exécutrice testamentaire, qui travailleront à leur publication. Ses écrits paraissent, mais sous le manteau, toujours dépourvus des nécessaires autorisations ecclésiastiques.

Au cours de sa vie, la polémique est allée grandissante : parmi les théologiens, il y avait les pour et les contre. La bataille commença avec l'article *La nouvelle théologie où va-t-elle ?* du dominicain Garrigou-Lagrange, éminent professeur l'*Angelicum* à Rome. Avec *La pensée religieuse du Père Teilhard de Chardin*, le père de Lubac tenta de faire la plaidoirie en faveur de son confrère jésuite. Monseigneur Combes répondit à son essai hasardeux dans une critique remarquable parue dans *Ephemerides Carmeliticæ*¹⁴⁵. Le père Louis Cagnet, Monseigneur Charles Journet exprimèrent aussi leur critique. La réfutation magistrale vint du dominicain Guérard des Lauriers et du carme Philippe de la Trinité dans la revue *Divinitas* (n° 2 et 3 de 1959) de l'Université pontificale du Latran.

En date du 27 juin 1962, sous le pontificat du pape Jean XXIII, le Saint-Siège publia un *monitum* (une mise en garde) concernant les œuvres du père Teilhard de Chardin : « Certaines œuvres du Père Teilhard de Chardin, publiées également après sa mort, se répandent et connaissent un vif succès. Sans porter de jugement sur ce qui a trait aux sciences positives, il est bien manifeste que sur le plan philosophique et théologique, ces œuvres regorgent d'*ambiguïtés* telles, et même d'*erreurs* si graves, qu'elles *offensent la doctrine catholique*. » Un certain nombre de personnes pensent qu'il y a eu, depuis, une révision des positions du Saint-Siège sur Teilhard, notamment suite à un colloque organisé

¹⁴³ *L'évolution rédemptrice du P. Teilhard de Chardin*, Éd. du Cèdre, (1950), p. 68.

¹⁴⁴ Roger GARAUDY, *Perspectives de l'homme*, Éd. P.U.F. Paris, (1960), p. 200.

¹⁴⁵ Monseigneur COMBES, « Teilhardogénèse », in *Ephemerides Carmeliticæ*. 14 (1963/1), pp. 155-194.

à l'Institut Catholique de Paris pour les 50 ans de la mort de Teilhard, au terme duquel fut adressée une lettre à Rome faisant un éloge remarqué du jésuite. Un communiqué du Saint-Siège mit les choses au point : « Loin de constituer une révision des précédentes prises de position du Saint-Siège, la lettre du cardinal Casaroli comporte dans plusieurs passages des réserves que plusieurs journaux ont passées sous silence – lesquelles se réfèrent exactement au jugement du *Monitum* de juin 1962, bien que ce document ne soit pas explicitement mentionné¹⁴⁶. »

3.4. L'évolutionnisme de Teilhard et la doctrine de l'Église

En 1962, Monseigneur Charrière, évêque de Genève, Lausanne et Fribourg publiait une lettre suite à la mise en garde du Vatican qui avait parlé, à propos des écrits du père Teilhard de Chardin, « d'ambiguïtés et d'erreurs si graves qu'elles offensent la doctrine catholique ». L'évêque suisse précisait : « On reconnaît explicitement les qualités du penseur et de l'écrivain, prestigieux qu'était le Père Teilhard de Chardin. On affirme seulement qu'à côté de pages excellentes, il y en a d'autres, inadmissibles du point de vue de la foi chrétienne. Et c'est justement cette juxtaposition, cet enchevêtrement de vrai, de beau et de faux qui fait le danger de cet écrivain¹⁴⁷. » Le carme Philippe de la Trinité a défendu courageusement la foi catholique face à la marée du teilhardisme : « Le sens profond du teilhardisme n'est pas, selon nous, le sens catholique. Pour nous c'est l'évidence : les ambiguïtés et les erreurs graves de Teilhard ne sont pas 'accidentelles' en son œuvre, elles lui sont congénitales, elles tiennent au sens même de sa pensée profonde scientifico-philosophico-théologico-mystique. Ce sens lui-même est dangereux, il est, pensons-nous, radicalement vicié. C'est ce qui nous sépare du Père de Lubac¹⁴⁸. »

L'aveuglement d'un certain nombre d'hommes d'Église en ce qui concerne la dangerosité de teilhardisme pour la foi catholique est consternant. Ce n'est pas seulement de la naïveté, cela manifeste une contamination, une perte de la foi pleinement catholique.

3.4.1. À la base : un problème de méthode

Le problème du teilhardisme réside dans sa méthode, très exactement dans la confusion entre les savoirs propres de la science, la philosophie et la théologie. Il ne respecte pas le langage propre à chacun de ces modes de connaissance et fait des transpositions indues de la science à la foi : « Comme il arrive aux méridiens à l'approche du pôle, écrit Teilhard, science, philosophie et religion convergent nécessairement au voisinage du tout. Elles convergent, je dis bien ; mais sans se confondre et sans cesser, jusqu'au bout, d'attaquer le réel sous des angles et à des plans différents¹⁴⁹. » Le père Philippe de la Trinité répond :

¹⁴⁶ François RUSSO, « Rome et Teilhard », *Recherches de sciences religieuses*, 69 (1981) n° 4, pp. 195-196.

¹⁴⁷ Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Rome et Teilhard de Chardin*, Éd. Le Signe, p. 12.

¹⁴⁸ Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Rome et Teilhard de Chardin*, Éd. Le Signe, p. 34.

¹⁴⁹ Pierre TEILHARD DE CHARDIN, « Le phénomène humain », 1947, in *Œuvres* de Teilhard de Chardin, Paris, Éd. du Seuil, tome 1, 1955, p. 22.

« À la racine, notre désaccord est d'ordre méthodologique¹⁵⁰. » Le théologien carme précise son reproche : « Pour nous, ce défaut dans la méthode est grave, parce que Teilhard de Chardin fait trop souvent une transposition induite sur le plan métaphysique et théologique des termes de concepts de sa théorie évolutionniste : transposition qui est une des causes des ambiguïtés conceptuelles et, disons-le aussi, des erreurs qui se trouvent dans les œuvres de Teilhard¹⁵¹. »

D'après le père de Lubac, Teilhard se sentait une « mission scientifico-religieuse in partibus infidelium »¹⁵² : il voulait offrir une vision du monde qui fasse l'unité entre la foi et la science, entre les croyants et les scientifiques. Le problème est qu'à tout confondre, il finit par avoir contre lui et « les purs savants et les purs adeptes de la métaphysique »¹⁵³. Le père Philippe de la Trinité constate que cette mission à la frontière de la science et de la théologie est un échec : « Teilhard se croyait une mission scientifico-religieuse (voilà qui est révélateur), et prévoyait logiquement (en cela, il avait pleinement raison), qu'il aurait contre lui les purs savants et les purs métaphysiciens. Nous comprenons les savants qui reprochent à Teilhard d'extrapoler indûment du point de vue de la science et nous nous classons parmi les métaphysiciens pour qui une synthèse scientifico-religieuse est par définition, vouée à l'échec¹⁵⁴. » La conclusion du père Philippe de la Trinité est sans appel : « Teilhard est un grand esprit, mais en dogmatique c'est un esprit faux – un grand esprit faux – et c'est pourquoi il est dangereux¹⁵⁵. »

Cette confusion des savoirs propres à la science et à la foi apparaît très clairement dans son langage : les mots utilisés ne sont pas précis, ils sont chargés de sens équivoques. Comme le précise l'ouvrage *L'évolution rédemptrice du père Teilhard de Chardin* : « Chaque science possède son langage propre, qui dit bien ce qu'il veut dire. Il y a des concepts qui, transposés imprudemment d'une science dans l'autre déforment l'objet auquel ils s'appliquent. Ici, la figure de Dieu le Père se voile au bénéfice de la toute puissante Matière qui soulève chez l'auteur des envolées lyriques¹⁵⁶. » Dans un autre registre : « Le terme définitif présenté comme l'équivalent de la vision béatifique est une 'ultra-concentration des éléments personnels humains dans une conscience plus haute' (Cf. *L'énergie humaine*). À quoi correspondent exactement tous ces concepts ? Ne nous trouvons-nous pas en présence d'un jeu purement verbal et imaginaire¹⁵⁷ ? »

Ces jeux de langage, si caractéristiques chez Teilhard, ne s'expliquent pas uniquement par son expression lyrique et poétique. C'est typique d'un esprit moderniste dont la volonté est de changer la réalité en changeant le sens des mots ou créer la confusion en chargeant les mots de plusieurs significations parfois opposées. La mise en garde de saint Pie X dans son encyclique sur le modernisme vise tout particulièrement cette manière de faire : « Leur

¹⁵⁰ Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., « Teilhard de Chardin, synthèse ou confusion ? », in *Divinitas*, avril 1959, p. 328.

¹⁵¹ Commentaire du Monitum dans l'*Osservatore Romano* du 30 juin/1^o juillet 1962. Cf. PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Rome et Teilhard de Chardin*, Éd. Le Signe, p. 196.

¹⁵² Père Henri de LUBAC, *La Pensée religieuse du Père Teilhard de Chardin*, Éd. Aubier, Paris, (1962), p. 101.

¹⁵³ Teilhard de CHARDIN, *Nouvelles Lettres de voyage*, (1939-1955), 1959, p. 44. Cité par Père Henri de LUBAC, *La Pensée religieuse du Père Teilhard de Chardin*, Éd. Aubier, Paris, (1962), p. 231.

¹⁵⁴ Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., « Teilhard et Teilhardisme », in *Divinitas*, 1963, n^o 1, p. 168.

¹⁵⁵ Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., « Teilhard de Chardin, synthèse ou confusion ? », in *Divinitas*, avril 1959, p. 329.

¹⁵⁶ *L'évolution rédemptrice du P. Teilhard de Chardin*, Éd. du Cèdre, (1950), p. 112.

¹⁵⁷ *L'évolution rédemptrice du P. Teilhard de Chardin*, Éd. du Cèdre, (1950), p. 135.

attention [aux modernistes] se fixera très particulièrement sur la nouveauté des mots et ils se souviendront, à ce sujet, de l'avertissement de Léon XIII : 'On ne peut approuver, dans les écrits des catholiques, un langage qui, s'inspirant d'un esprit de nouveauté condamnable, paraît ridiculiser la piété des fidèles, et parle d'ordre nouveau de vie chrétienne, de nouvelles doctrines de l'Eglise, de nouveaux besoins de l'âme chrétienne, de nouvelle vocation sociale du clergé, de nouvelle humanité chrétienne, et d'autres choses du même genre'¹⁵⁸. »

3.4.2. La Création

Ne pas percevoir le danger de la pensée de Teilhard s'explique par le fait qu'on a intégré la théorie de l'évolution comme une vérité qui ne peut pas et ne doit pas être remise en cause. Un autre élément contribue à cet aveuglement : lorsqu'on accorde peu d'importance aux idées de Teilhard sur la création, le péché, la rédemption. C'est malheureusement le cas du Père Henri de Lubac, qui, voulant se montrer bienveillant dans son interprétation de Teilhard, minimise ce que son confrère affirme dans l'inédit de 1948 *Comment je vois en ce qui concerne la création, les rapports de Dieu avec le cosmos*¹⁵⁹. Ces points ne sont pas un appendice à l'œuvre teilhardienne, ils sont au fondement de sa pensée, ce qui la rend extrêmement nocive.

· Dieu et le monde

Pour l'évolutionnisme de Teilhard, il y a une logique créatrice interne au processus de transformation progressive vers le point Oméga : selon ce scénario le statut de Dieu Créateur en ressort affaibli ou altéré.

Un Dieu souverain. Dans la construction de Teilhard, Dieu n'est plus un être qui se suffit à lui-même. Pour le jésuite, l'évolution est tellement absolutisée qu'elle semble nécessaire pour que Dieu puisse être Dieu et s'accomplir pleinement. « L'évolution teilhardienne requiert l'altération du concept de Dieu, qui n'est désormais plus l'être immuable et très parfait, mais qui est montré s'unissant et ayant besoin d'être comblé par le devenir cosmique¹⁶⁰. » Pour la théologie catholique, Dieu n'a pas besoin du monde pour être Dieu, il est un Dieu souverain qui se suffit à lui-même pour être Dieu. « L'auteur (Teilhard) établit entre le monde et Dieu un lien de nécessité logique et ontologique, car la structure convergente et le point de convergence ne sont rien l'un sans l'autre. Or nous savons bien que Dieu n'a pas besoin du monde et que sans le monde Dieu reste Dieu. Il est étrange de voir l'auteur employer constamment cette expression de 'Milieu divin' au lieu de parler d'un Dieu vivant et personnel¹⁶¹. »

¹⁵⁸ Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 73. Citation du pape LEON XIII : S. C. AA. EE. EE., 27 Jan. 1902.

¹⁵⁹ Cf. Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, pp. 95 et 103.

¹⁶⁰ Cf. Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, p. 104.

¹⁶¹ *L'évolution rédemptrice du P. Teilhard de Chardin*, Éd. du Cèdre, (1950), p. 111.

Un Dieu libre de créer. Dans la pensée de Teilhard Dieu n'est plus l'Être *souverain* se suffisant à lui-même : « *Pas de Dieu* (jusqu'à un certain point) sans Union créatrice » écrit-il dans *Comment je vois*. Très logiquement, il prône la *nécessité* de la création : « La réalisation de l'être participé par arrangement et totalisation, apparaît comme une sorte de réplique ou de symétrique à la Trinitisation. *Elle vient combler un vide* », toujours dans *Comment je vois*¹⁶². Teilhard reproche à la théologie classique d'accentuer excessivement la gratuité de la Création, un Dieu qui se suffit à lui-même implique en effet la contingence du monde. Cette « inutilité » du monde est insupportable pour Teilhard car l'action de l'homme dans le processus évolutionniste s'en trouve affaibli, relativisé. « Pour que l'action humaine soit réelle et responsable, écrit Julio Meinvielle, Teilhard rejette un monde qui serait 'contingent', c'est-à-dire objet du bon plaisir libre de Dieu¹⁶³. » Selon la foi traditionnelle de l'Église, la création n'est pas nécessaire à Dieu, elle est le fruit d'une libre décision de la Trinité : le monde aurait pu ne pas être, cela n'aurait pas empêché Dieu d'être pleinement Dieu. Nous devons dire : « *Parce que Dieu est bon, nous existons* » et non pas : « Nous existons... *pour que Dieu soit bon !* » Le premier concile du Vatican souligne cette souveraine liberté de Dieu vis-à-vis de Sa création : « Ce seul vrai Dieu, par sa bonté et sa 'toute-puissance', non pas pour augmenter sa béatitude ni pour acquérir sa pleine perfection, mais pour manifester celle-ci par les biens qu'il accorde à ses créatures, a, dans le plus libre des desseins, 'tout ensemble', dès le commencement des temps, créé de rien les deux sortes de créatures, les spirituelles et les corporelles, c'est-à-dire les anges et le monde, et ensuite la créature humaine qui tient des deux, composée qu'elle est d'esprit et de corps¹⁶⁴. »

Le panthéisme de Teilhard. Même si Teilhard s'efforce de repousser le reproche de panthéisme en insistant sur le fait que le centre qui attire [Dieu] est distinct de ce qui est attiré [le monde], l'accent n'est pas suffisamment mis sur un Dieu personnel et nettement distinct de sa création. Les propos, qu'on peut trouver sous sa plume dans un courrier de 1954, sont extrêmement troublants : « Je n'admets pas la position 'anti-panthéiste' que vous me prêtez. Je suis au contraire essentiellement panthéiste de pensée et de tempérament. [...] je ne me reconnais aucune sympathie pour le Créationnisme biblique [...] je trouve l'idée de création biblique plutôt infantine et anthropomorphique¹⁶⁵. » Comme le fait remarquer le père Philippe de la Trinité : « Dieu est présenté comme une unité suprême qui d'une certaine façon s'incorpore l'univers [...] Dieu, dans un certain sens, est rendu plus parfait par l'assimilation du Cosmos. » Teilhard affirme par exemple : « À mesure que des profondeurs de la Matière aux cimes de l'Esprit, Dieu 'métamorphosait' le Monde – le Monde, en retour, devait 'endomorphiser' Dieu. [...] Sous l'effet même de l'opération unitive qui le révèle à nous, Dieu en quelque sorte *se transforme*, en nous incorporant¹⁶⁶. » Selon Teilhard, la matière est formellement christique et divine, d'ailleurs il parle de la « divine Matière »¹⁶⁷. Avec cette pensée, nous sommes

¹⁶² Père TEILHARD DE CHARDIN, « Comment je vois », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. XI, pp. 208-211.

¹⁶³ Cf. Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, p. 127.

¹⁶⁴ *Denzinger* n° 3002.

¹⁶⁵ Père TEILHARD DE CHARDIN, *Lettre du 14 janvier 1954*. Cité par Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Rome et Teilhard de Chardin*, Éd. Le Signe, p. 168.

¹⁶⁶ Père TEILHARD DE CHARDIN, « Le Cœur de la Matière », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969. Cité par Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Rome et Teilhard de Chardin*, Éd. Le Signe, p. 200.

¹⁶⁷ Père TEILHARD DE CHARDIN, « Le Cœur de la Matière », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. XIII, p. 34.

clairement en présence d'un panvitalisme, d'un pan-biologisme, d'un panpsychisme... nous nageons en plein panthéisme.

En ce qui concerne la relation intime que Teilhard entretenait avec le monde et Dieu, nous lisons avec peine ce propos dans *Comment je Crois* : « Si, par suite de quelque renversement intérieur, je venais à perdre successivement ma foi au Christ, ma foi en un Dieu personnel, ma foi en l'Esprit, il me semble que je continuerais à croire au Monde. Le Monde (la valeur, l'infailibilité et la bonté du Monde), telle est, en dernière analyse, la première et la seule chose à laquelle je crois. C'est par cette foi que je vis, et c'est à cette foi, je le sens, que, au moment de mourir, par-dessus tous les doutes, je m'abandonnerai... À la foi confuse en un monde Un et Infaillible je m'abandonne, où qu'elle me conduise. » Ces paroles suscitent un gros malaise – « combien il aurait mieux valu qu'elles ne fussent jamais écrites », soupire le Père Philippe de la Trinité¹⁶⁸.

• La création « ex nihilo »

Selon la définition traditionnelle de la foi, le monde a été créé à partir de rien : « Je t'en conjure, mon enfant, regarde le ciel et la terre et vois tout ce qui est en eux, et sache que Dieu les a *faits de rien* et que la race des hommes est faite de la même manière » (2 M 7, 28). Selon Teilhard, l'évolution n'exclut pas l'action de Dieu mais cette action ne consiste pas à produire de l'être à partir de rien. Le jésuite affirme qu'il y a « quelque chose » au départ, il l'appelle un « néant positif », un « rien créable ». Il était très conscient que ce quelque chose de préexistant, ce « néant positif », entrainait en conflit avec la juste compréhension chrétienne de la création à partir de rien : « Je ne dissimule pas que cette conception d'une sorte de Néant positif, sujet de la Création, soulève des objections graves. [...] Cela signifie que le Créateur a trouvé, hors de Lui, un point d'appui, ou du moins une réaction¹⁶⁹. » Lorsqu'il dit par ailleurs que « dans une perspective cohérente du Monde, la Vie suppose inévitablement, et à perte de vue avant elle, de la *Prévie* »¹⁷⁰, on voit clairement que sa conception de la création diverge de la conception pleinement catholique, c'est-à-dire d'une action purement divine sans aucun présupposé antérieur.

Si le dogme de la création est si nettement mis à mal dans le système de Teilhard, c'est que notre jésuite peine à admettre pour le monde un commencement absolu : « Quand bien même, écrit-il, les fixistes arriveraient à préciser d'une façon non arbitraire le nombre et la place des coupures créatrices, quand même ils ne demanderaient qu'une seule coupure, ils se heurteraient à une difficulté fondamentale où est notre esprit de concevoir dans l'ordre des phénomènes un début absolu¹⁷¹. »

¹⁶⁸ Cité par Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Rome et Teilhard de Chardin*, Éd. Le Signe, p. 207.

¹⁶⁹ Père TEILHARD DE CHARDIN, « L'union créatrice », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. XII, p. 210. Cité par Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, p. 101.

¹⁷⁰ Père TEILHARD DE CHARDIN, « Le Phénomène humain », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. I, p. 53. Cité par Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, p. 106.

¹⁷¹ *Études*, 1921, II, p. 453. Cité par *L'évolution rédemptrice du P. Teilhard de Chardin*, Éd. du Cèdre, (1950), pp. 95-96.

• La création de l'homme

En ce qui concerne la création de l'homme, le père Pascal Ide résume bien pourquoi l'évolutionnisme de Teilhard le conduit à sous-estimer la dimension surnaturelle de l'homme : « Teilhard de Chardin est victime de son biologisme et de sa difficulté à marquer les ruptures de continuité : à trop enraciner l'homme dans le cosmos, il le naturalise¹⁷². »

La grandeur de l'âme humaine. Il y a une dimension proprement surnaturelle de l'âme humaine. Selon le scénario évolutionniste de Teilhard, tout débute avec des particules dotées de conscience et de liberté et qui, moyennant un processus de complexification toujours plus grand, conduisent progressivement l'homme vers le point Oméga, son achèvement dans le Christ. Selon cette évolution quasi mécanique, avec sa logique interne de transformation, on ne voit pas ce qu'il y a de surnaturel dans l'âme humaine, ce qui le différencie des autres créatures animales et végétales. Selon la foi catholique, l'âme humaine, est capable, par pur don de Dieu, d'opérations strictement spirituelles : l'homme, à la différence d'un chat par exemple, est créé capable d'entrer en relation intime avec Dieu. L'âme spirituelle est ce principe qui permet à Dieu d'habiter l'homme de l'intérieur et qui permet à l'homme de communier à la Sainte Trinité. Une telle âme est proprement surnaturelle, divine. L'homme, même le plus pieux, ne peut pas se donner à lui-même une telle âme... c'est ce don exclusivement divin de l'âme qui lui permet d'être pieux ! L'âme humaine existe donc en chaque homme mais la cause efficiente lui est extérieure : il a fallu que Dieu intervienne pour infuser en lui ce principe spirituel et immortel. Cette intervention *extérieure* de Dieu fait violence au système de Teilhard, puisque selon l'évolution, la vie se développe de *l'intérieur* selon un processus continu. Teilhard a senti la difficulté, mais sa réponse est bien timide, son système est trop verrouillé pour qu'il le remette en cause : « Les spiritualistes ont raison quand ils défendent si âprement une certaine transcendance de l'Homme sur le reste de la nature. » Il concède qu'il y ait pu avoir des « sauts » dans le processus de l'évolution : « En vertu même de cette permanence dans l'opération, il est fatal, du point de vue de la Physique, que certaines 'sautes' transforment brusquement le sujet soumis à l'opération. » Avouons que parler de « saut fatal » est un peu court pour dire la rupture que représente l'intervention proprement divine, nécessaire pour la création de l'âme humaine : « L'apparition de l'âme représente une 'coupure' que rien ne peut expliquer si ce n'est la création gratuite par Dieu¹⁷³. »

L'homme créé en même temps corps et âme. Selon la philosophie chrétienne, Dieu a créé l'homme à la fois dans son corps et dans son âme : « La métaphysique classique, écrit le père Philippe de la Trinité, affirme que Dieu, en créant, donne à la créature *tout l'être*¹⁷⁴. » Ce point important de la doctrine catholique sur la création de l'homme a été exposé par saint Thomas dans le *De Potentia* : « Nous pensons que les créatures procèdent de Dieu par mode de science et d'intellect ; de cette manière, rien n'empêche que de Dieu, unique, premier et simple, provienne immédiatement la multitude, selon que sa sagesse

¹⁷² https://pascalide.fr/en/jalons-pour-une-histoire-de-la-philosophie-de-la-nature-iii-4-les-philosophies-de-la-nature-a-lerc-scientifique-moderne-teilhard-de-chardin/?utm_source=rss&utm_medium=rss&utm_campaign=jalons-pour-une-histoire-de-la-philosophie-de-la-nature-iii-4-les-philosophies-de-la-nature-a-lerc-scientifique-moderne-teilhard-de-chardin

¹⁷³ *L'évolution rédemptrice du P. Teilhard de Chardin*, Éd. du Cèdre, (1950), p. 97.

¹⁷⁴ Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Rome et Teilhard de Chardin*, Éd. Le Signe, p. 199.

contient toutes choses. Et c'est pourquoi, selon la foi catholique, nous pensons que *Dieu a créé toutes les substances spirituelles et la matière des êtres corporels immédiatement*. [...] Que la Création, en effet, ne présuppose pas la matière, cela apparaît dans la définition même du nom. Car on dit que créer c'est faire quelque chose de rien¹⁷⁵. » Nous ne voyons pas comment intégrer cette conviction de la foi catholique dans la logique évolutionniste de Teilhard. « Ce qui gêne [Teilhard] au fond, c'est l'originalité spécifique de l'homme. En faisant de l'homme un produit de l'évolution et en repoussant l'acte créateur au-delà du concret dans le domaine strict de la foi et un peu de la légende, l'originalité de l'homme s'atténue¹⁷⁶. »

L'état de justice originelle et l'évolution. Selon l'Église, avant que le premier couple commette le péché des origines, il avait été établi dans un *état de sainteté et de justice originelle* : « L'Église [...] enseigne que nos premiers parents Adam et Eve ont été constitué dans un état 'de sainteté et de justice originelle' [...] Par le rayonnement de cette grâce toutes les dimensions de la vie de l'homme étaient confortées. Tant qu'il demeurait dans l'intimité divine, l'homme ne devait ni mourir, ni souffrir. L'harmonie [...] constituait l'état appelé 'justice originelle'¹⁷⁷. » Ce point important de la foi catholique entre en conflit direct avec le scénario de l'évolution. En effet, selon celui-ci, l'avènement de l'homme s'est produit à partir d'un stade inférieur le conduisant à un état toujours plus parfait. Or la foi enseigne le contraire, à savoir qu'au départ, l'homme a été posé dans l'existence, dans un état de perfection et d'harmonie qui n'a pas grand-chose à voir avec un homme de Cro-Magnon mal dégrossi. Décidément, l'évolutionnisme de Teilhard conduit à tout sauf à la foi pleinement catholique !

3.4.3. Le péché originel

« Lorsqu'on cherche à vivre et à penser, de toute son âme moderne, le Christianisme, les premières résistances qu'on rencontre viennent toujours du Péché originel » : le ton est donné avec cette parole de Teilhard¹⁷⁸.

Dans un essai, *Christologie et Évolution*, Teilhard de Chardin montre comment la foi catholique en la création et la croyance en l'évolution, entrent en conflit en qui concerne le dogme du péché originel : « Dans un monde créé tout fait, un désordre primitif est injustifiable : il faut chercher un coupable. Mais dans un Monde qui émerge peu à peu de la Matière, plus n'est besoin d'imaginer un accident primordial pour expliquer l'apparition du Multiple et de son satellite inévitable, le Mal. [...] Le péché originel sous sa figure actuelle contrarie à chaque instant l'épanouissement naturel de notre religion ; il coupe les ailes de nos espérances. [...] Pour toutes sortes de raisons scientifiques, morales et religieuses, la figuration classique de la chute n'est déjà plus pour nous qu'un joug et une affirmation verbale, dont la lettre ne nourrit plus nos esprits, ni nos cœurs ; elle n'appartient

¹⁷⁵ Saint THOMAS D'AQUIN, *De Potentia*, q. 3, a. 4, c.

¹⁷⁶ *L'évolution rédemptrice du P. Teilhard de Chardin*, Éd. du Cèdre, (1950), p. 97-98.

¹⁷⁷ *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 375-376.

¹⁷⁸ Père TEILHARD DE CHARDIN, *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. X, p. 99. Cité par Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, p. 129.

plus dans sa présentation matérielle ni à notre christianisme ni à notre univers¹⁷⁹. » Teilhard est très clair : sa construction évolutionniste le conduit très logiquement à refuser le dogme du péché originel tel que l'enseigne l'Église catholique. Cette divergence grave s'explique aisément. Si l'humanité s'accomplit selon un processus interne d'évolution qui va toujours vers un plus grand bien, l'idée d'une chute originelle est impensable dans un tel système : « La représentation traditionnelle de la Chute barre décidément la route à tout progrès. [...] Si le dogme du péché originel nous ligote et nous anémie, c'est tout simplement parce que, dans son expression actuelle, il représente une survivance de vues statiques périmées au sein de notre pensée devenue évolutionniste. L'idée de chute n'est en effet, au fond, qu'un essai d'explication du mal dans un univers fixiste¹⁸⁰. » Le père Pascal Ide, dans l'article déjà mentionné, fait une remarque intéressante : « Teilhard semble ignorer la distinction classique du *mal de peine* et du *mal de faute*. La preuve en est la quasi-résorption de la faute dans les multiples défaillances de l'évolution : le péché est noyé dans les multiples ratées dont l'évolution nous montre le spectacle¹⁸¹. »

Selon la doctrine de l'Église, le péché originel n'est pas un petit accroc, inévitable, dans la croissance d'un adolescent – faut bien que jeunesse se passe ! Le péché des origines est une cassure, une brisure, une révolte du premier couple en tant que tête de l'humanité, contre le projet d'amour de Dieu, péché qui a entraîné une détérioration de la nature humaine et qui a laissé entrer la mort dans le monde. Si à l'intérieur de l'Église, certains ne perçoivent pas vraiment en quoi la théorie de l'évolution de Teilhard s'oppose radicalement à la foi catholique, les tenants du transformisme pur et dur, eux, le voient très clairement. Clémence Royer, fervente militante darwiniste, philosophe de Lausanne, fut la traductrice de la première édition française du livre de Darwin en 1862. Voici ce qu'elle écrit dans sa préface : « Les théologiens le sentent très bien et ils l'ont toujours senti : [...] pour être sauvée par les mérites d'un seul, comme pour avoir été maudite par la faute d'un seul, il faut qu'elle ait, outre la vie individuelle de chaque être, une vie spécifique, en quelque sorte substantielle, bien définie et bien terminée, sans lien généalogique avec aucune espèce antécédente. Or la théorie de M. Darwin est incompatible avec cette notion. [...] L'idée de la chute est la négation absolue de l'idée de progrès¹⁸². »

Si Teilhard ne cache pas ses divergences avec la doctrine traditionnelle du péché originel, il se montre très prudent dans l'expression de sa contestation. La « descendance » teilhardienne ne s'embarrasse pas de précautions de langage. Le jésuite Gustave Martelet, avec son ouvrage *Libre réponse à un scandale*, est l'exemple type du théologien teilhardien¹⁸³ qui considère la théorie de l'évolution comme un dogme et qui, par voie de conséquences, promeut une théologie du péché originel compatible avec le mythe évolutionniste et, bien évidemment incompatible, avec l'enseignement de l'Église. Le plus

¹⁷⁹ Père TEILHARD DE CHARDIN, *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. X, pp. 98-104.

¹⁸⁰ Père TEILHARD DE CHARDIN, *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. X, pp. 99-109. Cité par Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, pp. 129-130.

¹⁸¹ https://pascalide.fr/en/jalons-pour-une-histoire-de-la-philosophie-de-la-nature-iii-4-les-philosophies-de-la-nature-a-lerc-scientifique-moderne-teilhard-de-chardin/?utm_source=rss&utm_medium=rss&utm_campaign=jalons-pour-une-histoire-de-la-philosophie-de-la-nature-iii-4-les-philosophies-de-la-nature-a-lerc-scientifique-moderne-teilhard-de-chardin

¹⁸² Clémence ROYER, In Charles Darwin, *De l'Origine des espèces*, Paris, Éd. Garnier-Flamarion, (1992), Préface, p. XIX. Cité par Dominique TASSOT, *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, Éd. Téqui, pp. 214-215.

¹⁸³ Le père Philippe de la Trinité fait une analyse succincte de la position du père Martelet « pour » Teilhard : Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Pour ou contre Teilhard de Chardin*, Éd. Saint Michel, pp. 56-57.

étonnant – à moins que ce soit logique ! – est qu’il ait pu publier son ouvrage « avec l’accord des supérieurs », comme le note le père Jean-Marc Bot¹⁸⁴. Voici ce qu’on peut lire dès les premières pages de *Libre réponse à un scandale* de Martelet : « La dogmatique, celle de la création de l’homme et du péché originel, notamment, ne semble pas avoir compris dans son ensemble le défi que lui lance la science des origines de l’homme. [...] Cette quasi-surdité ou ce retard à intégrer ce qu’un enfant apprend désormais dès l’éveil scolaire de son intelligence ont eu des conséquences graves. Comment accorder du crédit à une religion qui véhicule des images qu’elle dit fondatrices et qui sont sans rapport avec ce que tout le monde connaît par ailleurs comme scientifiquement attesté ? Surtout si l’on ajoute à cette négligence l’odieux d’une interprétation étroite et sombre des données de la foi¹⁸⁵. » Autrement dit, l’enseignement de l’Église est en retard car il en est resté à une vision fixiste de la création, il n’a pas intégré le mythe de l’évolution. À entendre Martelet et bien d’autres, la théologie traditionnelle du péché originel relève de la mythologie médiévale, ce qui rend nulle la crédibilité de l’Église aux yeux du monde.

Le Catéchisme prend soin de préciser : « Ignorer que l’homme a une nature blessée, inclinée au mal, donne lieu à de graves erreurs dans le domaine de l’éducation, de la politique, de l’action sociale et des mœurs¹⁸⁶. » Un catholique n’a pas pour vocation de vivre à la remorque de l’esprit du monde ou aligner sa foi sur la doxa évolutionniste. Si la doctrine catholique du péché originel n’est pas le centre du salut, il n’en demeure pas moins que la refuser sape à la base les fondements de la rédemption. Tenons donc mordicus à la parole de l’Église à propos du péché originel. Voici ce qu’en dit le Concile de Trente :

- « Si quelqu’un ne confesse pas que le premier homme, Adam, après avoir transgressé le commandement de Dieu dans le paradis, a immédiatement perdu la sainteté et la justice dans lesquelles il avait été établi [...] qu’il soit anathème¹⁸⁷. »
- « Si quelqu’un affirme que ce péché d’Adam – qui est un par son origine et transmis par propagation héréditaire et non par imitation, est propre à chacun –, est enlevé par les forces de la nature humaine ou par un autre remède que le mérite de l’unique médiateur notre Seigneur Jésus Christ qui nous a réconciliés avec Dieu dans son sang [...] qu’il soit anathème¹⁸⁸. »

3.4.4. L’évolutionnisme et la rédemption

- **Dans le système teilhardien, Dieu a-t-il vraiment la liberté de s’incarner pour nous sauver ?**

Selon la foi catholique le salut de l’humanité fut réalisé par le Christ pour, entre autres, guérir l’alliance entre Dieu et les hommes qui avait été brisée par le péché originel.

¹⁸⁴ Cf. Père Jean-Marc BOT, *L’homme descend de Dieu*, Éd. de l’Emmanuel, p. 7, note de bas de page n° 9.

¹⁸⁵ Gustave MARTELET, *Libre réponse à un scandale. La faute originelle. La souffrance et la mort*, Éd. du Cerf, (1986), p. 7.

¹⁸⁶ *Catéchisme de l’Église Catholique* n° 407.

¹⁸⁷ Denzinger n° 1511.

¹⁸⁸ Denzinger n° 1513.

Négliger la doctrine du péché originel porte forcément atteinte à la rédemption qui en est le remède. Or nous avons vu que Teilhard diminue l'importance du péché originel en le réduisant à une faute purement mécanique à l'intérieur du processus évolutif. Par voie de conséquence, l'Incarnation rédemptrice de la seconde personne de la Trinité peut difficilement entrer dans le cadre de l'évolutionnisme pour qui le monde avance par lui-même, de manière quasi mécanique vers la divinisation du point Oméga. Nous l'avons dit la construction de Teilhard ne peut pas intégrer les ruptures, les cassures, les coupures dans son mouvement d'horloge de l'évolution. « L'erreur teilhardienne nous dépeint à nouveau l'évolution comme une puissance magique qui détermine tout¹⁸⁹. » Dans la logique implacable du mouvement évolutionniste, l'homme n'a pas vraiment la liberté de pécher avec les conséquences dramatiques pour lui-même, pour les autres et pour le cosmos. Il en est de même pour Dieu, a-t-il vraiment la liberté de venir dans le monde et de sauver ce monde qui évolue par lui-même : « Dans le système teilhardien, note Julio Meinvielle, un mystère strictement *surnaturel* comme l'Incarnation du Verbe devient une exigence *naturelle*, requise et sollicitée par les forces de l'ordre strictement mondain et humain. De la sorte, le caractère surnaturel de ce mystère d'amour est nié¹⁹⁰. »

Ce n'est sans doute pas pour rien que notre jésuite « nivelle » le caractère propre des mystères de la Création, de l'Incarnation et de la Rédemption, comme s'il y avait un lien de nécessité entre eux. Le père Philippe de la Trinité s'interroge : « En un certain sens, Teilhard met ces trois mystères sur le même plan de l'évolution : 'Pas de Dieu (jusqu'à un certain point) sans Union créatrice. Pas de création sans immersion créatrice. Pas de création sans immersion incarnatrice. Pas d'Incarnation sans compensation rédemptrice'¹⁹¹. [...] On ne voit pas comment on pourrait logiquement sauvegarder la gratuité totale de ce dernier ordre, et donc de la grâce¹⁹². »

• Le Christ « cosmique »

Teilhard a une conception bien étrange du Christ. Le Fils de Dieu, le Sauveur du monde semble défini par le mouvement de l'évolution. On peut lire avec stupéfaction dans *Le Christique* : « Le Christ sauve. Mais ne faut-il pas ajouter immédiatement qu'il est aussi sauvé par l'Évolution¹⁹³ ? » Nous ne sommes plus en présence du Christ vrai-Dieu et vrai homme, mais d'un « mutant », Teilhard parle en effet d'une « troisième nature » du Christ : « Entre le Verbe d'une part, et l'Homme-Jésus d'autre part, une sorte de 'troisième nature' christique (si j'ose dire !) se dégage, [...] celle du *Christ cosmique*¹⁹⁴. » Ce propos ne pouvait que susciter un profond dépit chez ce grand théologien que fut le père Philippe de la Trinité : « Nous ne voulons pas prendre à la lettre et 'en sens vrai' tout ce qu'écrit Teilhard à ce sujet, sinon ce serait une véritable hérésie. Mais ces expressions, évidemment, augmentent la confusion – déjà grande – des idées¹⁹⁵. »

¹⁸⁹ Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, p. 140.

¹⁹⁰ Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, p. 140.

¹⁹¹ Père TEILHARD DE CHARDIN, « Comment je vois », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. XI.

¹⁹² Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Rome et Teilhard de Chardin*, Éd. Le Signe, pp. 202-203.

¹⁹³ Père TEILHARD DE CHARDIN, « Le Christique », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. XIII.

¹⁹⁴ Père TEILHARD DE CHARDIN, « Le Christique », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. XIII., p. 107.

¹⁹⁵ Père PHILIPPE DE LA TRINITE o.c.d., *Rome et Teilhard de Chardin*, Éd. Le Signe, p. 202.

· **Le Christ peut-il être le Sauveur d'Adam ?**

Toujours dans le domaine de la Christologie, on se demande comment le « Christ évolutif » de Teilhard peut être le Sauveur d'Adam, des premiers hommes ? Pour être sauveur de toute l'humanité, il est nécessaire que l'humanité partagée entre le Christ et les hommes soit la même : « Les saints Pères proclament sans cesse que n'est pas guéri ce qui n'a pas été assumé par le Christ »¹⁹⁶, rappelle le décret *Ad Gentes* du Concile Vatican II¹⁹⁷. Or, selon la doctrine de l'évolution teilhardienne, il y a transformation progressive de l'homme jusqu'à son accomplissement du point Oméga. Dans un tel système, le Christ ne peut pas sauver les humains très anciens qui n'avaient pas atteints le même stade d'évolution du Christ : n'est sauvé que ce qui est assumé ! Il en est de même pour les générations futures qui, si nous suivons la logique du transformisme, seront tellement évoluées qu'elles ne partageront plus grand-chose avec la nature « transitoire » du Christ marquée par son siècle.

3.4.5. L'évolutionnisme et la morale

· **Pour les enfants du hasard : une morale du hasard**

Penser le monde comme le pur produit de l'évolution, cela a-t-il une incidence sur la morale ? Nous pourrions penser que non, considérant que ce sont deux domaines parfaitement différents.

Teilhard pense que la théorie de l'évolution pouvait être l'école possible de la plus haute moralité. Il promeut un évolutionnisme spiritualiste pour échapper à un transformisme vulgaire, purement matérialiste : il suffirait, dit-il, « d'orienter autrement, et plus correctement la voile de notre barque, pour que le souffle évolutionniste, réputé si troublant, devienne un magnifique propulseur vers l'idéal le plus élevé¹⁹⁸. » Sur ce point précis, sa vision spiritualiste de l'évolution n'est pas pratiquée par l'ensemble des scientifiques, leur vision étant foncièrement matérialiste. À ce sujet, le biologiste Michael Denton fait une remarque intéressante : « Alors qu'au siècle précédent, c'est le succès croissant des idées laïques qui ouvrit la voie à l'acceptation du concept d'évolution, n'est-il pas ironique de penser qu'aujourd'hui c'est, peut-être, la vision darwinienne de la nature qui est avant tout responsable de l'agnosticisme et du scepticisme de notre temps ? Ce qui fut autrefois une déduction du matérialisme est devenu son fondement¹⁹⁹. »

La doctrine catholique de la création implique une morale, mais elle n'est pas la seule, l'évolutionnisme matérialiste aussi.

¹⁹⁶ Saint ATHANASE, *Epit. ad Epictetum* 7 : PG 26, 1060.

¹⁹⁷ Concile VATICAN II, *Ad Gentes* n° 3.

¹⁹⁸ Père TEILHARD DE CHARDIN, « La vision du passé », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. III., p. 191.

¹⁹⁹ Michaël DENTON, *Évolution, une théorie en crise*, Éd. Londreys, (1988), p. 369.

- En ce qui concerne la Bible, elle affirme que Dieu, en créant l'homme à sa ressemblance, Il inscrit en sa créature quelque chose de divin, sinon l'homme ne serait pas vraiment à l'image de Dieu. En créant l'homme, Dieu dépose en lui une conscience et des lois morales, la fameuse « loi naturelle », reflet en quelque sorte des « mœurs » de Dieu.
- L'évolutionnisme athée, même s'il s'en défend, comporte, lui aussi, une vision morale : une morale du hasard. Comme pour l'évolution matérialiste l'homme n'est que le produit du hasard, cela implique qu'il n'y a pas un projet intelligent, avec des lois morales à l'origine de l'homme, pas plus qu'il y a une finalité morale inscrite dans le cœur des hommes : tout est hasard ! Jean Rostand écrit : « L'homme naquit sans raison et sans but comme naquirent tous les êtres, n'importe comment, n'importe quand, n'importe où²⁰⁰. » Très logiquement pour ces enfants du hasard, il ne peut y avoir qu'une morale subjective du hasard ! Le livre de la Sagesse a magistralement exposé comment le refus de croire que Dieu soit à l'origine de tout, conduit inmanquablement à une vie dépourvue de morale objective : tout est laissé à l'appréciation de chacun, il ne reste plus qu'à fuir dans la jouissance égoïste et la loi du plus fort. « Les impies disent : nous sommes nés du *hasard*, après quoi nous serons comme si nous n'avions pas existé. [...] Venez donc et *jouissons* des biens présents, usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse. [...] *Opprimons le juste qui est pauvre*, n'épargnons pas la veuve, soyons sans égards pour les cheveux blancs chargés d'années du vieillard. Que notre force soit la loi de la justice, car ce qui est faible s'avère inutile. *Tendons des pièges au juste*, puisqu'il nous gêne et qu'il s'oppose à notre conduite, nous reproche nos fautes contre la Loi et nous accuse de fautes contre notre éducation. Il se flatte d'avoir la connaissance de Dieu et se nomme enfant du Seigneur. Il est devenu un blâme pour nos pensées, sa vue même nous est à charge. » (Sg 2, 1-20).

Le père Jean-Marc Bot synthétise dans ses grandes lignes cette morale du hasard pour les enfants du hasard : « Telle est la morale des enfants du hasard, ces petits-fils de poissons, ces arrière-neveux des limaces ! Elle suit une logique simple, en trois temps. Premièrement : nous sommes les enfants de la matière et nous retournerons au néant après notre mort. La vie humaine n'a pas de sens, elle est absurde. Deuxièmement : donc jouissons librement des biens de ce monde, profitons de la vie présente au maximum avant qu'il ne soit trop tard. Tous les tabous doivent sauter pour laisser la place à la plus grande permissivité. Troisièmement : imposons par la violence les droits du plus fort. [...] Nous en arrivons ici au point de départ de Darwin lui-même. La société humaine n'obéit plus qu'à une seule loi biologique de sélection naturelle (la lutte pour la vie, la loi de la jungle). [...] Voilà comment l'homme devient un loup pour l'homme, avec la bénédiction du scientisme²⁰¹. »

▪ **Divinisation automatique des œuvres humaines**

²⁰⁰ Jean ROSTAND, *Pensées d'un biologiste*, Éd. Stock/Plus, (1975), p. 62.

²⁰¹ Père Jean-Marc BOT, *L'homme descend de Dieu*, Éd. de l'Emmanuel, p. 105.
L'évolutionnisme, un conte de fée pour grandes personnes

Nous l'avons signalé à plusieurs reprises, le caractère mécanique de l'évolutionnisme, fait que Teilhard peine à distinguer clairement le naturel du surnaturel, ce qui est humain du divin, le monde de l'Esprit. Cette confusion intrinsèque à tout système panthéisme a des conséquences graves sur la vie de l'homme.

Les œuvres humaines sont automatiquement divinisées. Selon la théologie catholique le travail de l'homme est un lieu essentiel de sanctification et de charité puisqu'il participe à la transformation du monde²⁰². Ceci dit tout travail n'est pas automatiquement divin : on peut en effet travailler avec des intentions tordues, œuvrer contre la dignité humaine ou mettre en œuvre des moyens en vue de tuer directement des êtres humains. Le surnaturel ne perfectionne la nature qu'à la condition d'être mû par la charité, par l'intention droite et la conformité à la loi divine. Teilhard de Chardin reconnaît lui aussi la valeur de la charité, mais dans son désir de valoriser le monde, il finit par sacraliser toute œuvre humaine, si bien qu'il considère que n'importe quel effort humain concourt par lui-même à l'achèvement du Corps mystique. Dans une page étrange, Teilhard semble suggérer dans certains cas l'eugénisme : « L'eugénisme ne se limite pas à une simple sélection des naissances. [...] Quelle doit être, par exemple, l'attitude de fond à adopter, vis-à-vis des groupes ethniques fixés ou décidément peu progressifs, par l'aile marchante de l'Humanité ? La Terre est une surface fermée et limitée. [...] Comment faut-il juger les efforts que nous multiplions pour sauver, dans les hôpitaux de toutes sortes, ce qui n'est souvent qu'un déchet de vie²⁰³ ? » Un fervent défenseur de l'euthanasie signerait sans sourciller ce propos. Une autre saillie pose vraiment question : « Jusqu'à quel point le développement du fort ne devrait-il primer sur la conservation du faible²⁰⁴ ? »

Pas de distinction nette entre le monde et l'esprit du monde. Son évolutionnisme spiritualiste veut tellement combiner le monde et le Christ, qu'il peine à distinguer dans le monde ce qui est de Dieu et ce qui est contre Dieu. Selon saint Jean le « monde » comporte deux significations, et en fonction de chacune d'elle, deux attitudes sont à tenir pour tout disciple du Christ. Il y a tout d'abord le monde créé sorti des mains de Dieu : « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique » (Jn 3, 16). Ce monde-là doit être aimé. Saint Jean évoque par ailleurs l'esprit du monde, le monde en tant qu'il est guidé par les forces du mal : « Moi, il me hait, parce que je témoigne que ses œuvres sont mauvaises », dit Jésus à propos de l'esprit du monde (Jn 7, 7). Ce monde-là, nous dit l'Écriture, nous ne devons pas seulement nous en méfier, nous devons le haïr : « N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jn 2, 15). Teilhard pèche par irénisme : le monde ne se dirige pas automatiquement vers le Christ, selon un mouvement inexorable d'amour, le monde peut être pervers et agir d'une manière totalement contraire à son orientation. Le théologien Karl Rahner écrit : le monde « est lui-même ambigu : il peut s'ouvrir en fait à la grâce d'en-haut, comme aussi, de façon purement secrète peut-être, lui opposer un refus. Cette ambiguïté ne pourra pratiquement jamais être levée de façon définitive dans le siècle présent, parce que tout ce qui s'offre à nous de concret dans le monde de la nature peut manifester et incarner à la fois le péché et

²⁰² JEAN-PAUL II, *Encyclique Laborem exercens sur le travail humain*, (1981).

²⁰³ Père TEILHARD DE CHARDIN, « L'énergie humaine », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. VI., p. 166.

²⁰⁴ Père TEILHARD DE CHARDIN, « L'énergie humaine », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. VI., p. 166.

la Rédemption. Telle est l'ambiguïté du monde, et elle lui est d'abord intrinsèque²⁰⁵. » Toujours soucieux de valoriser le monde et l'effort humain, Teilhard attribue par ailleurs une valeur excessive au freudisme. Il considérait la revue *Psyché* comme « vraiment un de derniers refuges de la pensée libre »²⁰⁶. Quel fossé entre les remises en cause actuelles, de plus en plus sévères, envers les thèses du freudisme et l'engouement aveugle de Teilhard pour le père de la psychanalyse²⁰⁷. Il en est de même en ce qui concerne « l'enthousiasme » de Teilhard pour le totalitarisme et le communisme : « Communisme, fascisme, nazisme, etc... tous ces courants majeurs où viennent confluer la multitude des groupements sportifs, scolaires, sociaux, sont bien souvent condamnés comme un retour à des conditions grégaires primitives. Erreur. La Vie n'a jamais rien connu, elle ne pouvait rien connaître encore de comparable à ces mouvements massifs qui, pour se produire, demandent une nappe homogène de conscience²⁰⁸. » Dans un courrier on peut lire ce propos consternant : « Comme j'aime à le dire, la synthèse du 'Dieu' (chrétien) de l'En-Haut et du 'Dieu' (marxiste) de l'En-avant, voilà le seul Dieu que nous puissions désormais adorer 'en esprit et en vérité'²⁰⁹. »

3.4.6. L'évolutionnisme et la Parousie

L'automatisme de l'évolutionnisme teilhardien peine à envisager la rupture que représente le péché aux origines de l'humanité, avons-nous noté. Très logiquement on retrouve la même frilosité en ce qui concerne le terme de l'histoire du monde. Relevons quelques erreurs du système teilhardien en ce qui concerne la Parousie, les choses de la fin.

· L'évolutionnisme, la réponse à l'angoisse de l'homme moderne

Selon Teilhard, l'homme moderne est parvenu à un tel niveau de conscience et de connaissance de son histoire, que la théorie de l'évolution est la seule réponse à l'angoisse profonde de l'homme contemporain. On peut lire sous sa plume : « L'homme découvrant, suivant la forte expression de Julian Huxley, qu'il n'est pas autre chose que l'évolution devenue consciente d'elle-même... Aussi longtemps qu'ils ne seront pas établis dans cette perspective, jamais, me semble-t-il, nos esprits modernes ne trouveront le repos. Car sur ce sommet, et sur ce sommet seul, les attendent le repos et l'illumination²¹⁰. » On hallucine devant une telle affirmation ! C'est plutôt de se savoir le produit d'une évolution due au hasard qui plonge dans l'angoisse existentielle. Savoir que nous descendons de Dieu et non pas du pur hasard ou d'un macaque, voilà qui ouvre une espérance gorgée de consolation et d'espérance.

²⁰⁵ Karl RAHNER, *Mission et grâce*, t. 2 : *Serviteurs du peuple de Dieu*, Éd. Mame, Paris, (1963), pp. 201-202.

²⁰⁶ Père TEILHARD DE CHARDIN, *Lettre à Maryse Choisy*, 15 mai 1953 (publiée dans *Psyché* janvier-février 1955, n° 99-100, p. 6)

²⁰⁷ On lira avec profit : *Le livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud*, Sous la direction de Catherine MEYER, Éd. Les Arènes, (2005).

²⁰⁸ Père TEILHARD DE CHARDIN, « Esquisse d'un Univers personnel », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, T. VI., p. 99.

²⁰⁹ Père TEILHARD DE CHARDIN, *Lettre de mai-juin 1952*. Cité par Claude CUENOT, *Pierre Teilhard de Chardin. Les grandes étapes de son évolution*, Éd. Plon, (1958), p. 449.

²¹⁰ Père TEILHARD DE CHARDIN, « Le Phénomène humain », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, Tome I, pp. 244-245. Cité par Julio MEINVILLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, pp. 116-117.

• **L'irrésistible attrait de Dieu vers le point Oméga**

Pour l'évolutionnisme déiste de Teilhard, le monde et les hommes sont entraînés par une attraction quasi-physique vers le point Oméga qui signera l'union de l'univers entier avec le Christ. Ce transformisme est marqué par un déterminisme implicite. L'auteur parle du Divin qui « fait pression sur nous »²¹¹. Ainsi pour Teilhard, l'homme moderne, s'approchant de plus en plus du point Oméga, sera de plus en plus pressé par l'amour du point Oméga, il ne pourra que se laisser attirer par le Christ.

Dans la période qui est la nôtre, qualifiée de post-modernité en regard de la modernité qui fut celle de Teilhard, nous assistons au contraire à un éloignement de Dieu de la part d'une bonne partie de l'humanité : l'homme moderne chemine plutôt vers l'athéisme et le rejet de la loi divine, plutôt que vers l'irrésistible attraction christique. Dans l'Évangile, Notre Seigneur Jésus annonce une configuration aux antipodes de l'optimisme illuminé de Teilhard : « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18, 8).

• **Le combat des derniers temps, l'enfer**

Dans sa logique très lisse, le système de Teilhard diminue le caractère dramatique, catastrophique des derniers temps : « Par habitude, nous continuons à penser et à nous représenter la Parousie, comme un événement de nature purement catastrophique, c'est-à-dire susceptible de se produire sans relation précise avec aucun état déterminé de l'Humanité, à n'importe quel moment de l'histoire. C'est un point de vue. Mais pourquoi, en pleine conformité avec les nouvelles vues scientifiques d'une Humanité en cours actuel d'Anthropogénèse, pourquoi ne pas admettre plutôt que l'étincelle parousiaque ne saurait jaillir, de nécessité physique et organique, qu'entre le Ciel et une Humanité biologiquement parvenue à un certain point critique évolutif de maturation collective²¹² ? » Cette déclaration ne concorde pas avec l'enseignement catholique sur les fins dernières. Selon l'Évangile, relayé par le *Catéchisme*, la seconde venue du Christ ne coïncidera pas avec la maturité du cosmos, mais avec la venue imprévisible du Christ précédée d'une terrible apostasie : « Avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants. La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre dévoilera le 'Mystère d'iniquité' sous la forme d'une imposture religieuse apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Anti-Christ, c'est-à-dire celle d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair²¹³. »

²¹¹ *L'évolution rédemptrice du P. Teilhard de Chardin*, Éd. du Cèdre, (1950), p. 86.

²¹² Père TEILHARD DE CHARDIN, « Le Cœur du problème », *Œuvres*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, Tome V, pp. 347. Cité par Julio MEINVIELLE, *Teilhard de Chardin ou la religion de l'évolution*, Éd. Iris, p. 145.

²¹³ *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 675.

Que deviennent, par ailleurs, le ciel et l'enfer dans le cadre de l'évolutionnisme teilhardien ? Comme le note l'auteur de *L'évolution rédemptrice* : « Alors que la vision béatifique et la Résurrection sont une promesse et un don gratuit de Dieu, la fin dernière, dans le système du Père Teilhard de Chardin, revêt la nécessité inéluctable d'un processus évolutif. [...] On dirait que c'est seulement à titre de corrections et d'indispensables aménagements que l'auteur fait entrer dans son système les notions traditionnelles du dogme²¹⁴. » En ce qui concerne l'enfer, dans la pensée de Teilhard « on voit s'estomper la notion de mal et celle du péché. Au même titre, l'auteur semble fortement gêné par la notion de l'Enfer. Il faut bien pourtant qu'il l'accepte. C'est à son corps défendant et cette notion est absolument superflue dans la structure intime de son système. Le péché et la damnation qui ont pourtant une signification métaphysique et théologique énorme sont réduits ici à un phénomène quasi-physique de 'ségrégation'. Le point de vue surnaturel est considérablement affaibli²¹⁵. »

Au terme de notre réflexion sur la pensée évolutionniste de Teilhard et sa difficile compatibilité avec la théologie de l'Église, laissons la conclusion au philosophe Étienne Gilson : « Marécage doctrinal où l'on est certain de s'enliser si l'on s'y hasarde, la théologie teilhardienne est une gnose chrétienne de plus, et, comme toutes les gnosés, de Marcion à nos jours, c'est une *theology-fiction*. On y retrouve toutes les marques traditionnelles du genre²¹⁶. »

²¹⁴ *L'évolution rédemptrice* du P. Teilhard de Chardin, Éd. du Cèdre, (1950), p. 131.

²¹⁵ *L'évolution rédemptrice* du P. Teilhard de Chardin, Éd. du Cèdre, (1950), pp. 149-150.

²¹⁶ Étienne GILSON, *Les tribulations de Sophie*, Éd. Vrin, p. 68.

Conclusion générale

Au terme de cette réflexion, je voudrais exprimer ma gratitude envers monsieur Dominique Tassot, pour ses travaux sur l'évolutionnisme : il a été abondamment cité tout au long de ces pages. L'ouvrage de ce philosophe et homme de science, *L'évolution en 100 questions-réponses*, éditions Via Romana, m'a littéralement ouvert les yeux sur la question. Je pourrais presque reprendre la parole de l'aveugle-né, « j'étais aveugle et maintenant je vois » (Jn 9, 25). Des écailles me sont tombées des yeux, grâce à cette lecture, l'évolutionnisme m'est apparu dans toute sa supercherie. Je pressentais bien que cette théorie, qu'elle prenne la forme du darwinisme ou du teilhardisme, avait quelque chose de tordu, mais sans doute par complexe, – je n'ai guère l'esprit scientifique – je n'avais jamais osé m'aventurer dans ces eaux et creuser la question. Grâce aux compétences intellectuelles de monsieur Tassot, que ce soit dans le domaine scientifique ou la réflexion philosophique, renforcées par son talent pédagogique et son art maîtrisé de la vulgarisation, j'ai compris dans les grandes lignes ce que je pensais ne jamais vraiment comprendre. Ce premier livre très inspirant de monsieur Tassot a suscité l'envie d'élargir mes lectures avec d'autres auteurs, toujours autour du thème de darwinisme et du teilhardisme. Ces lectures n'ont fait que confirmer ma conviction.

« Nous ne pouvons pas, quant à nous, ne pas publier ce que nous avons vu et entendu » s'écrient les apôtres suite à leur convocation devant les chefs juifs (Act 4, 20). Après ces diverses lectures autour de l'évolutionnisme, j'ai éprouvé le besoin d'en faire un résumé, à titre personnel, afin d'avoir les idées bien au clair. Ce travail personnel autour du thème précis du darwinisme, m'a entraîné plus loin que je ne le pensais, jusqu'à constituer les trois grandes parties de cet essai : après le darwinisme, je me suis demandé pourquoi cette théorie avait-elle été plébiscitée à ce point ? Et enfin en tant que disciple du Christ, il me fallait débusquer la gnose trompeuse de l'évolutionnisme déiste de Teilhard. Il serait dommage de garder pour soi ces pages écrites pour asseoir ma réflexion personnelle : comment aurais-je pu priver d'autres personnes de cet « eureka » auquel je venais de goûter ? Croire en la création, telle que l'Église catholique l'a toujours enseignée, comble l'âme et l'intelligence, tandis que croire à la théorie de l'évolution, est non seulement « compliqué » pour la raison, c'est tout simplement irrationnel, le cadre précis de la recherche scientifique n'est pas respecté. Voltaire avait bien raison lorsqu'il disait : « Dans le système qui admet un Dieu, on n'a que des *difficultés* à surmonter ; et dans les autres systèmes [évolutionnistes] on a que des *absurdités* à dévorer²¹⁷. »

Adopter sans sourciller la théorie de l'évolution est un poison pour l'âme, surtout pour un disciple du Christ : s'il fait sienne cette gnose, sa foi en sera forcément contaminée. Teilhard représente l'exemple type de cette distorsion. Les grands-prêtres athées de l'évolutionnisme, quant à eux, sont très conscients du danger que représente l'évolutionnisme sur la foi chrétienne. William B. Provine, philosophe athée et fervent adversaire du « dessein intelligent » écrit : « Formulées simplement, les affirmations darwiniennes sapent les affirmations fondamentales qui sous-tendent les systèmes éthiques dans presque toutes les cultures et dans la civilisation occidentale en particulier. Il est faux

²¹⁷ VOLTAIRE, *Traité de métaphysique*, in *Œuvres complètes*, Annot. Louis Moland, 1878, t. XXII, p. 200.
L'évolutionnisme, un conte de fée pour grandes personnes

de penser, comme on le fait communément, que la biologie évolutionniste soit en totale compatibilité avec la tradition judéo-chrétienne²¹⁸. » Si, devenir évolutionniste représente un danger pour la foi chrétienne, à l'inverse, délaisser ou rejeter la théorie de l'évolution procure un très grand repos pour l'intelligence et une immense espérance dans la manière de vivre. Le professeur Sermonti, ancien professeur de génétique à l'université de Pérouse, le dit magnifiquement : « Qui s'est libéré du pesant conditionnement de l'évolutionnisme éprouve un sentiment de sereine réalité. Cet état de caractère transitoire, provisoire, inaccompli, qui obsède tout le monde de l'évolution, se transforme en un grand repos en face de la dignité, de nouveau acquise, des formes. On n'est plus troublé par le cauchemar d'être laissés à la traîne de l'existence, de devoir courir après l'avenir²¹⁹. »

²¹⁸ William Ball PROVINE, *De Darwin au darwinisme, science et idéologie*, Éd. Vrin, (1983), p. 113.

²¹⁹ G. SERMONTI, et R. FONDI, *Dopo Darwin, critica all'evoluzionismo*, Milan, Rusconi, (1980), p. 338.

Table des Matières

1. La révolution évolutionniste de Darwin

- 1.1. *Les théories de la fixité des espèces avant Darwin*
- 1.2. *La « conversion » de Darwin à l'évolutionnisme*
 - 1.2.1. Les précurseurs de l'évolutionnisme
 - 1.2.2. Et Darwin devint évolutionniste !
- 1.3. *Les idées forces de l'évolutionnisme de Darwin*
 - 1.3.1. Évolution des espèces
 - 1.3.2. « Sélection naturelle »
 - 1.3.3. « Loterie géante » de la sélection naturelle
 - 1.3.4. La fixité des espèces n'existe pas
 - 1.3.5. Nécessité du « temps long »
 - 1.3.6. Une « soupe primitive » à l'origine des espèces
- 1.4. *Critique scientifique de la croyance en l'évolution*
 - 1.4.1. L'évolutionnisme : un problème de méthode
 - 1.4.2. La théorie de l'évolution n'est pas scientifique
 - 1.4.3. Les fossiles : la preuve de l'évolution ?
 - 1.4.4. L'évolution par « sélection naturelle »
 - 1.4.5. Homologie, ces ressemblances qui expliqueraient la descendance
 - 1.4.6. Qu'en est-il des organes « vestigiaux » ?
 - 1.4.7. L'hérédité des caractères acquis
 - 1.4.8. La « complexité irréductible »
 - 1.4.9. L'homme descend du singe ?
 - 1.4.10. Des microévolutions à la macroévolution
 - 1.4.11. L'âge de la terre : les chronologies longues
 - 1.4.12. Le hasard

2. Comment la théorie de l'évolution est-elle devenue un dogme ?

- 2.1. *L'évolutionnisme et le monde scientifique*
 - 2.1.1. Tous les scientifiques croient-ils à l'évolution ?
 - 2.1.2. Un dogme qui ne se discute pas
 - 2.1.3. « There is no alternative ! »
 - 2.1.4. Un scientifique est « condamné » à l'évolutionnisme !
 - 2.1.5. Oser la liberté, oser la vérité
- 2.2. *La théorie de l'évolution et les systèmes politiques*
 - 2.2.1. Le darwinisme et le capitalisme
 - 2.2.2. Le darwinisme et le communisme
 - 2.2.3. Le darwinisme et le nazisme
- 2.3. *La théorie de l'évolution et le mythe du progrès*
 - 2.3.1. Seul compte l'avenir radieux !
 - 2.3.2. « L'homme peut autant qu'il sait »
 - 2.3.3. L'idée de progrès et la démocratie
 - 2.3.4. Les promesses non tenues du mythe du progrès

3. L'évolutionnisme de Teilhard de Chardin confronté à la foi catholique

3.1. Quelles relations entre l'évolutionnisme et l'Église catholique ?

3.1.1. Du côté des darwinistes

3.1.2. Du côté de l'Église catholique

3.2. L'évolutionnisme théiste ou la création dans l'évolution

3.2.1. Un compromis avec la « création dans l'évolution »

3.2.2. Un nouveau concordisme ?

3.3. L'évolutionnisme théiste de Teilhard de Chardin

3.3.1. Teilhard

3.3.2. En peu de mots, la thèse de Teilhard

3.3.3. La mise en garde de l'Église

3.4. L'évolutionnisme de Teilhard et la doctrine de l'Église

3.4.1. À la base : un problème de méthode

3.4.2. La Création

3.4.3. Le péché originel

3.4.4. L'évolutionnisme et la rédemption

3.4.5. L'évolutionnisme et la morale

3.4.6. L'évolutionnisme et la Parousie

Conclusion générale